



Le retour de **Bernard Adamus** «la pédale au plancher» Page E 3



Une grande exposition sur **Vittorio** au Musée McCord Page E 9

# CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 26 ET DIMANCHE 27 SEPTEMBRE 2015



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

# Shakespeare le Québécois

Angela Konrad monte *Macbeth* dans la fameuse traduction de Michel Garneau

MARIE LABRECQUE



«À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la démonologie médiévale n'est pas loin et le théâtre de Shakespeare en est empreint»  
—Angela Konrad

**D**ifficile de croire qu'on ne la connaissait pas il y a à peine deux ans tant Angela Konrad apparaît désormais comme l'une des intéressantes créatrices du théâtre montrealais. Dès son premier spectacle, *Variations pour une déchéance annoncée*, la metteuse en scène s'est distinguée par l'audace de son regard sur le répertoire. Après une réappropriation de *Richard III* (*Auditions ou Me, Myself and I*) en janvier, elle poursuit son exploration de Shakespeare, un auteur auquel elle dit toujours revenir parce qu'il marie pensée politique et drame humain dans une langue d'une grande puissance. Elle se frotte donc à *Macbeth*, mais surtout à la «tradaptation» condensée qu'en a tirée Michel Garneau en 1978. Ce texte écrit entre l'élection du Parti québécois et le premier référendum a permis à l'artiste d'origine allemande, qui a longtemps travaillé en France, de mieux saisir l'Histoire et l'identité québécoises. «A travers ce texte,

j'avais l'impression non seulement de comprendre où se situait le Québec à cette époque, mais aussi de redécouvrir Shakespeare comme je l'ai aimé en allemand ou en anglais, explique Angela Konrad dans la cour de l'Usine C, où elle entame une résidence de trois ans. Et je me suis rendu compte que toutes les traductions françaises que je connaissais n'étaient que des versions édulcorées. Garneau a fait un travail d'une très grande envergure sur l'archaïsme de la langue, et il rend à Shakespeare ses dimensions politique, poétique et pulsionnelle. C'est très imagé.» La créatrice parle de la «pièce écossaise» comme de la tragédie «de l'équivoque, de l'illusion», où un couple qui pense pouvoir imposer un ordre finit broyé par «quelque chose qui le dépasse largement». Les *Macbeth* sont tiraillés entre leur soif de pouvoir et leur besoin contradictoire d'une morale. En tuant le roi, ces époux sans descendance, et donc sans avenir, obtiennent le trône qu'ils convoitent, mais ils sont incapables d'en jouir. «C'est un couple qui met en place un système d'accumulation de biens, de titres, sans éprouver pour autant une

satisfaction.» Angela Konrad voit dans cette stérile avidité de possession, comme une machine qui tourne à vide, «une pensée néolibérale, d'une certaine manière.» Contrairement à ses deux spectacles précédents, celui-ci s'en tient à la trame de la pièce. Ce qui n'empêche pas cette créatrice qui aime «triturer, adapter» d'offrir un point de vue personnel. Son *Macbeth* serait soutenu par une vision néobaroque, multipliant les perspectives, et par une vibration rock. Il est aussi, petit budget oblige, porté par une distribution réduite. «Je me suis rarement sentie aussi libre à créer», dit-elle pourtant. Et c'est par choix que cette artiste qui semble n'avoir cure de la logique marchande s'est installée dans la petite salle. Pour ses deux dernières pièces, elle a ainsi préféré l'intimité d'un lieu où le contact avec le public est meilleur à la grande scène qu'on lui offrait dans le même théâtre. Pour le couple central, Angela Konrad a fait appel de nouveau à Dominique Quesnel et Philippe Cousineau, ses collaborateurs depuis le début, dont la complicité représente un atout. «C'est une vraie

association artistique», dit celle qui ne voit pas l'intérêt de changer de distribution à chaque spectacle. «Je sais le temps que ça prend pour connaître un interprète. En répétitions, l'acteur se soumet au regard du metteur en scène, c'est un rapport de confiance énorme, et on ne se livre pas comme ça tout de suite.» **Le sexe des sorcières** Sinon, tous les rôles seront joués par trois comédiens mâles (Alain Fournier, Gaétan Nadeau et le nouveau venu Olivier Turcotte). Y compris les sorcières. «J'ai vu plein de *Macbeth* et, étrangement, les sorcières y sont toujours des femmes qui ressemblent un peu à des prostituées. Je trouve ça réducteur. Les sorcières représentent la nature. À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la démonologie médiévale n'est pas loin et le théâtre de Shakespeare en est empreint. Pour moi, *Macbeth* est un conte, tout est possible.» Ces créatures barbes au genre indéfinissable, dont la présence sera toujours un peu perceptible, même à travers les autres personnages, mènent le bal. «Ce sont elles/eux qui

«Michel Garneau rend à Shakespeare ses dimensions politique, poétique et pulsionnelle»

VOIR PAGE E 10 : MACBETH

## CULTURE

## Sous l'aile de Butterfly

ODILE  
TREMBLAY

J'aime l'opéra, art total du jeu, du décor, des costumes et de la voix, jadis apanage de la noblesse, puis gagnant du rayon; ses plus belles arias longtemps reprises par les petits Italiens des rues, vrais succès rock du temps de Verdi.

Dans une ville ou une autre, à New York, à Paris, à Rome, à Moscou ou ailleurs, se rendre à l'opéra est une activité un peu cérémonieuse, tissée de rituels, vestimentaires entre autres, car les spectateurs s'y habillent élégamment, mais sans le clinquant des tapis rouges. Ce respect des codes apparaît délicieux, comme si le temps s'était arrêté, même devant ses créations de modernité.

À l'heure où les sorties culturelles riment avec divertissement, aller faire un tour du côté des arts multidisciplinaires à tradition ancrée comme l'opéra devient presque un acte de résistance. On conseille.

À Montréal, les deux solitudes y sont au coude à coude

dans la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts. Aux premières, en tout cas, les mêmes têtes se découpent et de grands amateurs s'y montrent parfois féroces. Il arrive que des passionnés d'art lyrique huent à la tombée du rideau, rare phénomène au Québec, mais qui témoigne d'une ferveur d'identification, d'une connaissance aiguë de cet art-là où la perfection, rarement atteinte, demeure exigée.

C'est aussi un domaine où les œuvres d'audace et d'exploration — ici, lors des douze prochains mois, *Elektra* de Strauss, par exemple, et une adaptation des *Feluettes* de Michel Marc Bouchard — doivent souvent s'insérer entre les grands classiques, champions de popularité: *Rigoletto*, *Carmen*, *La bohème*, *La Traviata*, *Les noces de Figaro*, *Le barbier de Séville*, *Nabucco* pour les chœurs, etc. Ceux que les gens reconnaissent, en fredonnant en sourdine les arias célèbres, dont ils savent chaque modulation vocale venue de la scène. Et sans ces locomotives, comment courtiser le vaste public en ces temps où les audiences traditionnelles s'érodent? Il le faut. Parfois, on apprécie.

Ainsi, ce *Madame Butterfly*



YVES RENAUD

Il est vrai qu'en lui-même, *Madame Butterfly* dégage une justesse psychologique sur montée émotive de tragédie, guère si courante à l'opéra, où les librettistes ont parfois tourné les coins ronds.

de Giacomo Puccini, en selle ces jours-ci à l'Opéra de Montréal, avec l'Orchestre métropolitain, sur une mise en scène de François Racine, qui l'avait déjà monté à Ottawa.

La pureté trahie

En 2008, on vibrait d'extase

dans cette même salle pour la soprano Hiromi Omura, belle et jeune Japonaise à la voix d'or, dont la grâce collait au rôle. Au point de se confondre avec cette amante consumée d'attente sur son tatami à Nagasaki après un mariage bidon avec le bel officier Pinkerton, bientôt reparti.

Alors forcément, l'Américaine Melody Moore, moins en envol cosmique dans le rôle, pâtit du contraste. On remarque par ailleurs que les décors de bonzaïs cerisiers en fleurs et de paravents sont bien sobres, sans l'ombre d'une silhouette de vaisseau au dernier acte, que l'enfant de Cio-Cio-San et de Pinkerton paraît fort grand pour ses deux ans quelques mois... On songe qu'à la première, la voix du ténor Antoine Bélanger manquait de portée. On se dit,

on se dit, mais la bouleversante aria de l'espoir *Un bel di, vedremo* par la soprano nous transporte, et la voix de Melody Moore crée ses propres enchantements.

Il est vrai qu'en lui-même, *Madame Butterfly* dégage une justesse psychologique sur montée émotive de tragédie, guère si courante à l'opéra, où les librettistes ont parfois tourné les coins ronds. Pas étonnant qu'il ait été si souvent adapté au cinéma, dès 1916, avec Mary Pickford, plus tard même par Cronenberg.

Cette jeune Japonaise de la dite Belle Époque, en sa pureté trahie, atteint l'audience au cœur. D'autant plus que Pinkerton, égocentriste frivole, ne s'offre pas d'inutile rédemption. Les personnages — dont la fidèle servante Suzuki —, bien conçus, sont propulsés comme des balles vers leur tragédie. Par-delà les qualités variables de chaque mise en scène et des interprètes, *Madame Butterfly* demeure un opéra unifié sous haute tension. Et puis, la musique de cette fable orientaliste en choc des cultures s'est adjoint de vrais accents nippons, en harmonie sonore.

Des résonances d'une époque à l'autre

Évidemment, pour nous, la ville de Nagasaki évoque quelque chose de plus explosivement atomique que le beau port de mer d'exotisme en fond de scène. Des couches de sens se rajoutent aux segments d'histoire en après-coup. On songe que sur cette ville-là, comme sur Hiroshima, l'Empire nippon allait plus tard se fracasser. Ainsi, *Madame Butterfly* résonne-t-il aujourd'hui comme un signe avant-coureur d'immenses catastrophes.

Chacun s'y retrouve de toute façon dans cette histoire de petite proie sexuelle consommable jetable; cruautés qui ne sont pas l'attribut des seuls empires coloniaux. Le tourisme sexuel contemporain, croisé partout sous les Tropiques, s'abreuve aux mêmes sources, sur rapport de force entre riches venus d'ailleurs et pauvres de là-bas, aux nombreux corps à vendre.

À ceux qui ont assisté aux expositions *Merveilles et mirages de l'orientalisme* au Musée des beaux-arts de Montréal en début d'année et, plus dernièrement, *Inspiration Japon* en fin de course à Québec, *Madame Butterfly* donne l'occasion de se pencher plus avant sur la fascination de l'Occident d'hier pour un Orient mythifié autant qu'incompris.

D'ailleurs, cet opéra s'offrait un ancrage dans le réel, à travers le roman semi-autobiographique de Pierre Loti, à l'origine de l'histoire. Officier de la marine française, à l'ancre à Nagasaki en 1885, l'auteur de *Pêcheurs d'Islande* avait épousé par contrat éphémère une jeune Japonaise, avant de la quitter un mois plus tard, source d'inspiration de son *Madame Chrysanthème*. André Messager en adapta un premier opéra en 1893, puis l'Américain David Belasco, une pièce, plus libérée de sa source, moins à l'écoute des mœurs japonaises, mais infiniment plus passionnée. Le *Madame Butterfly* de Puccini tira d'elle au début du XX<sup>e</sup> siècle ces accents poignants, répercutés jusqu'à nous, à l'opéra comme au retour chez soi par l'écoute des disques, pour ses frissons d'espoir et de détresse, pour sa beauté, par pur plaisir.

Le Devoir

USINE C 20 VINGT ANS DE LIBERTÉ

DERNIER SOIR

UNE RACLETTE  
CHIENS DE NAVARRE

20h.

MACBETH DE SHAKESPEARE  
ANGELA KONRAD  
MICHEL GARNEAU

29 SEPTEMBRE > 10 OCTOBRE

514 521-4493 | USINE-C.COM

une collaboration de RADIO-CANADA

DM

DÉJÀ DES SUPPLÉMENTAIRES!  
20 OCT 19 H 30 + 21 OCT 20 H

TEXTE BRYAN PERRO  
DOMINIC CHAMPAGNE

D'APRÈS L'ŒUVRE DE HERMAN MELVILLE  
MISE EN SCÈNE DOMINIC CHAMPAGNE

MOBY DICK

Avec Yamoussa Bangoura, Frédérique Bédard, Vincent Bilodeau, Ludovic Bonnier, Jean-François Casabonne, Normand D'Amour, Sylvain Delisle, Steve Gagnon, Tommy Gauthier, Reda Guerink, Gisle Henriet, Sylvain Marcel, Mathieu Richard, Guillaume Saladin, David Savard.

Coproduction Théâtre du Nouveau Monde + Théâtre Il va sans dire

AU TNM JUSQU'AU 21 OCTOBRE + TOURNÉE AU QUÉBEC

TNM.QC.CA

ici artv

LES BELLES SOIRÉES  
LES APRÈS-MIDI AÜSSI

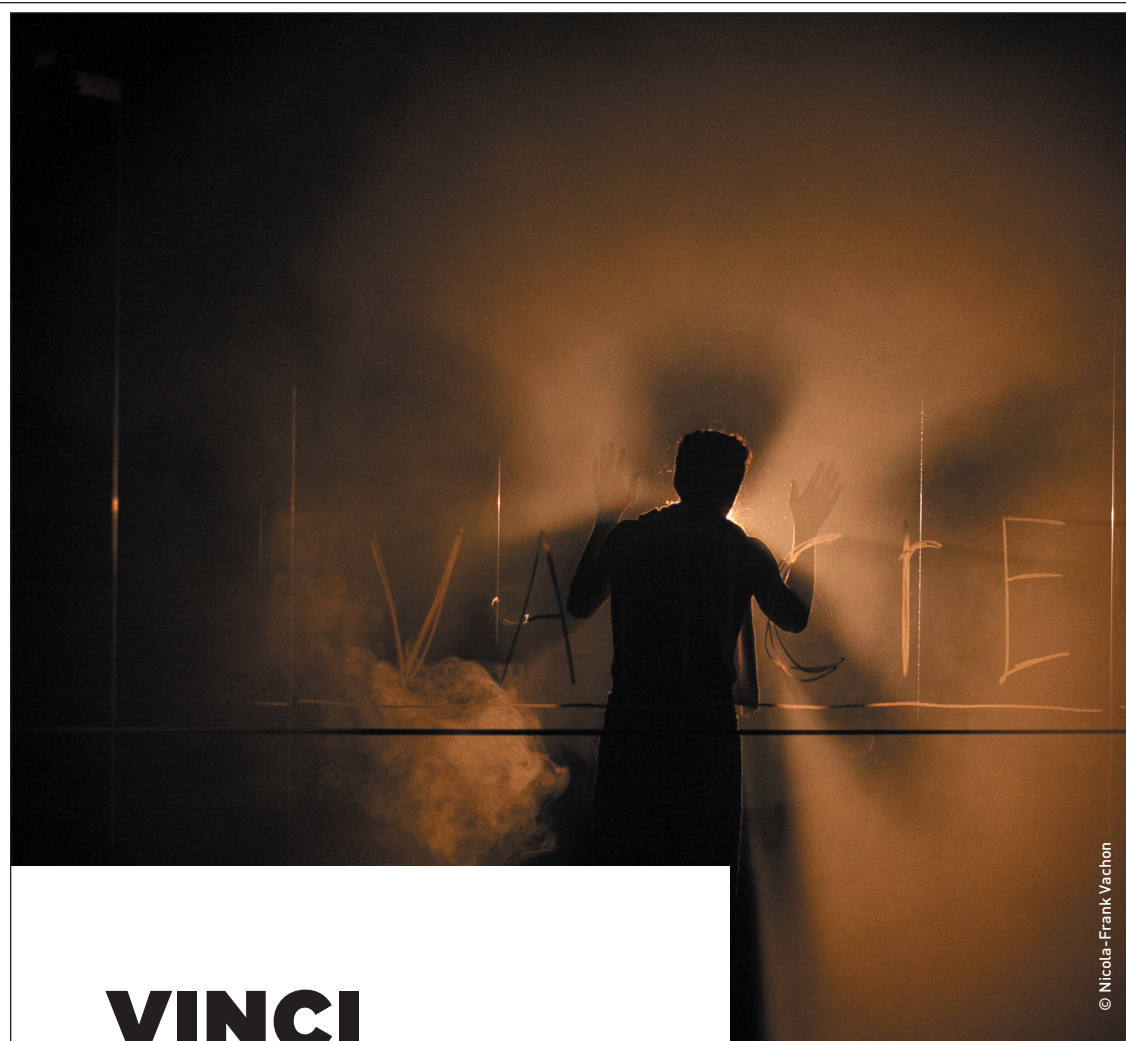
LES BEAUX ENTRETIENS!

Une grande entrevue avec Dominic Champagne animée par Lorraine Pintal

Lundi 28 septembre  
De 14 h à 16 h au TNM  
Au cœur du Quartier des spectacles

Infos et réservations  
bellessoirees.umontreal.ca

QUARTIER DES SPECTACLES MONTREAL



© Nicola-Frank Vachon

VINCI

Production Groupe V

3 OCT à 20h

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

450 662-4440

BILLETTERIE

450 667-2040

Un regard neuf et inspiré. Un rendez-vous incontournable avec le génie créateur de Robert Lepage et de Léonard de Vinci.

TEXTE ET IDÉE ORIGINALE Robert Lepage MISE EN SCÈNE Frédéric Dubois CONSEIL ARTISTIQUE Pierre Philippe Guay INTERPRÉTATION Frédéric Bouffard et Olivier Normand

mda MAISON DES ARTS DE LAVAL  
1395, boul. de la Concorde Ouest  
www.maisondesarts.laval.ca  
Métro Montmorency  
Maison des arts de Laval

LAVAL  
Culture et Communications Québec

Canadian Heritage Patrimoine canadien

## CULTURE › MUSIQUE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Pour la première fois, Bernard Adamus, a véritablement bossé sur ses chansons, multipliant les répétitions et passant « des temps "foudroyamment" heureux » chez son réalisateur Éric Villeneuve.

## À la vitesse de sa vie

Bernard Adamus revient la pédale au plancher avec *Sorel Soviet So What*, un disque ancré dans le présent

PHILIPPE PAPINEAU

Sur son deuxième disque, finement nommé N° 2, Bernard Adamus avait le blues triste, la chanson déchirante, le cœur magané, le jeu de guitare plutôt lent. Mais la longue et dense tournée des dernières années — et la vie folle qui vient avec — a laissé sa marque sur les nouvelles compositions du grand chanteur à la riche voix de gravelle. Son tout nouvel album, *Sorel Soviet So What*, nous aspire dans un tourbillon décoiffant où son mélange de rap et de folk prend des allures jive, *big band*, voire boogie-woogie. C'est du Adamus la pédale au plancher.

« Tout Brun [son premier disque] et N° 2 sont plus intimes, mais en show, ça explosait, nous raconte Bernard Adamus. *Quelque part, mon subconscient a computed, comme on dit. Je ne voulais pas me retrouver au studio et que tout redevienne petit soudainement, que ce soit des petites tounes. J'peux-tu avoir de l'input, j'peux-tu péter un plomb avec un band et que ça y aille? C'est ça qui est arrivé.* »

Il y a bien un peu de doux parmi ces dix nouvelles chansons de celui qui a été nommé « révélation de l'année » au gala de l'ADISQ en 2011, et récompensé du prix Félix-Leclerc la même année. On y retrouve le premier extrait aux allures hawaïennes, *Hola les lolos*, et la belle *Les étoiles du match*, mais sinon, il y a du mordant un peu partout.

« Il y a moins de nostalgie dedans, c'est plus un album du présent, confie le chanteur né en Pologne, mais arrivé au Québec en bas âge. *C'est un album qui va vite, parce qu'il s'est passé tellement d'affaires dans les trois ou quatre dernières années. Ça reflète ça. À tous les niveaux. Beaucoup de shows, beaucoup de monde dans ma tête, partout, du*

*monde, du monde, du monde. Au début, t'as l'impression que tu reviens toujours à la maison [après un concert], mais c'est plus ou moins vrai. Quand tu fais 125 dates dans une année, tu fais juste passer par la maison. [Le disque,] c'est le reflet de tout ça, tout ce qui est extérieur à la maison.* »

## Le travail et l'expérience

Adamus, 38 ans, perçoit son *Sorel Soviet So What* comme le début de quelque chose pour lui, un nouveau cycle où le musicien a fait d'une passion un métier. Le guitariste sent que l'expérience le sert, autant dans l'écriture que dans la composition. « *Le premier disque avec Eric [Villeneuve], on l'a fait dans l'ignorance et la joie, et c'était ben parfait. Celui-là, on est revenus avec la connaissance et la joie!* » lance-t-il avant d'éclater d'un de ses rires puissants.

Pour la première fois, l'auteur de *La question à 100\$* a véritablement bossé sur ses chansons, multipliant les répétitions. « *J'ai passé des temps "foudroyamment" heureux et longs chez [son complice et réalisateur] Éric Villeneuve et sa blonde, à jaser de tout et de rien. On réécoutait les répètes comme un coach check une game des fois. "Ce bout-là est bon", "là, y a un flat", "OK, là, on devrait partir de cette idée-là."* »

Ensemble, ils ont pigé dans leur collection de disques pour extérioriser ce qu'ils entendaient pour ce disque. Au fil de l'entrevue, Adamus ne laissera glisser qu'une référence à Otis Redding, résumant ses influences à « *plein d'affaires* ». « *Y a tellement de choses qui me sont passées dans la tête. Y a une part de moi qui est Stéphane Lafleur, mais y a une part de moi qui est Die Antwoord. C'est vrai! J'aime autant l'énergie des deux. Je peux être ému dans un show d'avec pas d'casque quand la foule murmure les paroles, autant*

*que je me suis pété un time au Métropolis à chanter "I think you're freaky but I like you a lot" avec 2500 personnes les bras dans les airs.* »

## Le travail d'équipe

Autre méthode nouvelle: les musiciens ont pris du galon dans la construction des chansons. Adamus n'est pas arrivé avec des titres finis devant son groupe, mais leur a plutôt donné vie avec eux. « *C'est un album qui m'a donné le goût de faire des albums. C'est un album où j'ai réalisé que je pouvais présenter un embryon à une gang d'amis musicaux, et qu'à force de travailler ensemble, on pouvait en faire une toune.* »

Son noyau était composé de Benoît Coulombe à la basse, Tonio Morin-Vargas à la batterie, et des claviéristes Alexis Dumais et Dominic Desjardins, qui se sont séparé le travail. Ensemble, ils ont enregistré les chansons, tous ensemble, en rond dans la même pièce.

Se sont ajoutés à l'équipe de base les musiciens de saxophone ténor Jeannot Bournival et de clarinette basse Guillaume Bourque. D'abord invités pour une seule chanson, les deux musiciens ont laissé leur marque sur quatre titres du disque. « *Ils devaient juste faire Blues pour flamme, mais ça s'est tellement bien passé qu'on a aussi enregistré Les pros du rouleau, Donne-moi z'en et Cadeau de Grec, avec eux autres. Les gars se sont assis — c'est des scolarisés, eux autres, ça a fait le Conservatoire et McGill — et ça prenait forme dans ma face. Ce jour-là, on a tapé trois tounes!* » Quand la vie va vite...

Le Devoir

**SOREL SOVIET SO WHAT**  
Bernard Adamus  
Grosse Boîte  
En magasin

« Je ne voulais pas me retrouver au studio et que tout redevienne petit soudainement, que ce soit des petites tounes. J'peux-tu avoir de l'input, j'peux-tu péter un plomb avec un band et que ça y aille? C'est ça qui est arrivé. »

le NTE présente

# SEPTEMBRE

Un saisissant solo théâtral écrit et interprété par  
**Evelyne de la Chenelière**

Mise en scène et scénographie  
**Daniel Brière**

**DERNIÈRE SEMAINE À MONTRÉAL!**  
DU 8 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE  
À ESPACE LIBRE  
ET DU 14 AU 17 OCTOBRE  
AU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA

**ESPACE LIBRE**  
BILLETTERIE  
1945, RUE FULLUM  
514 521 4191  
[nte.qc.ca](http://nte.qc.ca)

**CENTRE NATIONAL DES ARTS  
NATIONAL ARTS CENTRE**  
Le Canada en scène. Canada is our stage.  
[ticketmaster.ca](http://ticketmaster.ca)  
1-888-991-2787 (ARTS)  
[cna-nac.ca/1f](http://cna-nac.ca/1f)

# CULTURE › FESTIVAL

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LITTÉRATURE

## L'Acadie et l'enfance en mots et en musique

CAROLINE MONTPETIT

Il recrutait des poètes jusque dans les écoles secondaires de Moncton, a fondé une maison littéraire, a fait l'*Éloge du chiac*, mais a aussi voulu joindre le plus grand nombre de francophones, du Nouveau-Brunswick et d'ailleurs. Il a écrit Moncton, mais aussi New York, a aimé l'Acadie d'aujourd'hui.

Le poète acadien Gérard Leblanc est décédé il y a dix ans. La relève qu'il a contribué à créer lui rend hommage au Festival international de littérature de Montréal (FIL) avec le spectacle *L'Acadie n'est pas une carte postale*, mis en scène par Eric Cormier, le 28 septembre prochain, au Lion d'or. Tous ont un « lien de fraternité » avec l'Acadien, explique Eric Cormier, qui dirige le centre culturel Aberdeen, à Moncton, où se croisent arts visuels, musique et littérature de la francophonie.

« Gérard Leblanc, c'est le père de la modernité littéraire acadienne, poursuit Cormier. Il a joué un grand rôle en tant que directeur littéraire des éditions Perce-Neige. »

Serge-Patrice Thibodeau, qui a pris la relève de Gérard Leblanc à la maison d'édition, sera du spectacle, avec Marie-Jo Thério, Fredric Gary Coe, Marc Arseneau. On y

entendra aussi les voix de Joseph Edgar, Georgette Leblanc, Daniel Dugas et Gabriel Robitaille. Jean-Paul Daoust, qui n'est pas acadien mais qui a été un grand ami de Leblanc, « le petit frère de Gérard », dit Cormier, lira les textes de Gérard Leblanc et animera la soirée.

La francophonie acadienne se porte bien, dit-il. Le chiac aussi. « Cette jeune énergie-là, on peut la voir avec les *Lisa Leblanc et Radio Radio*. »

« C'est justement grâce à cette émergence d'artistes qu'il se crée un sentiment d'appartenance auprès de la jeune génération et que l'Acadie se porte de mieux en mieux », dit-il.

Et Gérard Leblanc, croit-il, a été l'instigateur de ce mouvement de poésie et de musique.

L'Acadie, pourtant, n'apparaît pas sur les cartes, n'a pas de frontières et pas de limites. C'est une sorte de pays intérieur, un mélange d'histoire, de racines, de francophonie et de modernité.

Les poètes qui défilent au Festival ont tous connu Gérard Leblanc. Porteurs d'une Acadie que le poète a peut-être rêvée, ils liront des extraits de leurs propres œuvres.

**Loui Mauffette, pour pleurer un peu**

Loui Mauffette, quant à lui, revisite sa propre enfance, à



Le poète acadien Gérard Leblanc est décédé il y a dix ans.

Vaudreuil, PQ, dans le spectacle *Est-ce qu'on pourrait pleurer un tout petit peu*, les 27 et 28 septembre à la Cinquième salle de la Place des Arts, un show qui a été d'abord créé pour la très intimiste salle Claude-Léveillé.

Mauffette y convoque différents poètes, de Jean-Paul Daoust à Charles Bukowski, d'Aimé Césaire à Samuel Beckett.

« Beckett, c'est le début de la parole », dit Mauffette, pour

évoque sa mère, devenue aphasique et butant sur les mots.

Variation sur l'enfance, le spectacle est « très chargé d'émotion ».

« Je me sers de ces poèmes pour exorciser une partie de mon enfance », dit-il, lui qui a perdu sa mère, sa sœur et son frère, de maladies diverses, au cours des dernières années.

Mais *Est-ce qu'on pourrait pleurer un tout petit peu* n'est pas amer, promet-il. C'est un spectacle qui est aussi « très



ARCHIVES DE LOUI MAUFFETTE

Loui Mauffette revisite sa propre enfance dans un spectacle chargé d'émotions, mais aussi très physique.

physique ». Déjà, l'un de ses précédents spectacles, *Poésie, sandwiches et autres soirs qui penchent*, faisait grimper les comédiens sur les tables et tourbillonner la poésie dans les airs. Mais le spectacle fait aussi un pied de nez à notre société « jovialiste » qui réclame « l'humour à tout prix ».

Mauffette y sera accompagné, entre autres, de Kathleen Fortin, de Benoît Landry et de Maxime Denommée, ainsi que de plusieurs musiciens.

La semaine prochaine, il sera temps, encore, de se rendre à la salle Claude-Léveillé de la Place des Arts pour entendre Louise Marleau et Jean Marchand convoquer *Les femmes de Tennessee Williams*,

dans une mise en lecture de Lorraine Pintal.

*Le Devoir*

**L'ACADIE N'EST PAS UNE CARTE POSTALE**

Lion d'or, lundi 28 septembre, 20 h.

**EST-CE QU'ON POURRAIT PLEURER UN TOUT PETIT PEU?**

Par Loui Mauffette, Cinquième Salle de la Place des Arts. Dimanche 27 septembre, 15 h et lundi 28 septembre, 19 h.

**LES FEMMES DE TENNESSEE WILLIAMS**

Salle Claude-Léveillé de la Place des Arts. Mercredi 30 septembre, 19 h.

**1er ACTE THÉÂTRE**

**HORS DES MURS**  
Présenté au pub  
**L'AUTRE ZONE**  
1096, 3e avenue  
Limoilou

**SAISON 2015-2016**

**DU 29 SEPTEMBRE AU 9 OCTOBRE À 20H ET LE 10 OCTOBRE À 15H**

**TROIS NUITS AVEC MADOX**

Précédé par *Le deuxième tilleul à gauche*  
Deux textes de **MATÉI VISNIEC**

Mise en scène de **GUILLAUME PEPIN**

Une production de **LA TRÂLÉE**

Hydro Québec premieracte.ca • 418 694-9656 LEPOINTDEVENTE.COM

Hydro Québec présente

**MONSIEUR CHASSE!**

UNE PIÈCE DE **GEORGES FEYDEAU**  
MISE EN SCÈNE **DENISE FILIATRAULT**

AVEC  
**DIANE LAVALLÉE**  
**CARL BÉCHARD** | **RENÉ GAGNON**  
**FRANCE CASTEL**  
**JACQUES GIRARD** | **JONATHAN MICHAUD**  
**DANIELE LORRAIN**  
**MARCO RAMIREZ** | **DANIEL DELISLE**

« L'art du comique de situation est parfaitement maîtrisé ainsi que le sens du punch. »  
— LE JOURNAL DE MONTRÉAL

« On rit de bon cœur » — ICI RADIO-CANADA PREMIÈRE

« La mise en scène alerte de Denise Filiatrault et le jeu des comédiens [...], font rire du début à la fin. »  
— LA PRESSE

**DU 15 SEPTEMBRE AU 10 OCTOBRE 2015**  
BILLETTERIE 514 844-1793 | RIDEAUVERT.QC.CA

Théâtre du Rideau Vert

du 15 septembre au 10 octobre 2015

**PEUR**

Singulier et fascinant. Monia Chokri nous offre une prestation extraordinaire. Plusieurs tableaux sont d'une beauté saisissante.  
**Aurélie Olivier, Revue Jeu**

Monia Chokri fait la preuve de toute l'étendue de son talent. Une performance onirique de haut vol.  
**Jean Siag, La Presse**

Une excellente pièce! Impressionnante interprétation de Monia Chokri. Marie Brassard frappe fort encore une fois.  
**Isabelle Ménard, Gravel le matin, Radio-Canada**

Ambiance inquiétante, musique poignante, jeu lent et sensible de Monia Chokri.  
**Roxane Léouzon, Journal Métro**

de **Marie Brassard**

**Monia Chokri**  
+ **Alexander MacSween**

du 12 au 23 janvier 2016 (en reprise)

**UN TRAMWAY NOMMÉ**

**DOOR**

de **Tennessee Williams**

Serge Denoncourt + Céline Bonnier + Dany Boudreault + Patrick Hivon + Magalie Lépine-Blondeau + Jean-Moïse Martin

du 12 avril au 7 mai 2016

**LES LETTRES D'**

**AMOUR**

de **Ovide** et **Evelyne de la Chenelière**

David Bobée + Béatrice Dalle + Anthony Weiss + Dear Criminals

**+ 6 autres spectacles**

**L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!**  
espacego.com

Conseil des arts et des lettres Québec | Conseil des Arts du Canada | Hydro Québec | transat | PARTENAIRE DE SAISON | ESPACE GO

## CULTURE › DANSE

## Le nec plus ultra du ballet contemporain

Le Ballet national du Canada danse William Forsythe, Marco Goecke et Wayne McGregor

En accueillant la plus grande troupe du pays, Danse Danse convoque un triple programme de grands noms du ballet d'aujourd'hui. Entretien avec l'ex-étoile canadienne Karen Kain, qui souligne cette année ses dix ans de direction artistique.

FRÉDÉRIQUE DOYON

De Wayne McGregor à William Forsythe en passant par Marco Goecke, le Ballet national du Canada nous présente trois visages du ballet contemporain qui pourraient bien incarner autant de petites révolutions balletiques. *Chroma*, *the second detail* et *Spectre de la rose*, les pièces respectives de ces trois maîtres à danser, sont réunies pour la première fois en un seul et même programme.

«C'est une œuvre de jeunesse de Forsythe, un étrange Goecke et l'ici et maintenant de McGregor», résume Karen Kain du BNC. Avec *the second detail*, on assiste au début du mouvement qui a amené le ballet dans une autre ère, dit celle qui dansait pour la troupe lors de la création de la pièce en 1991. C'était très «cutting edge» à l'époque. *Chroma* nous montre à quel point ce langage a été repoussé et combien on est allés loin.»

Vues ici seulement en 1995 et en 2004, au Festival international de nouvelle danse, les œuvres de William Forsythe manient le vocabulaire du ballet avec une liberté quasi mathématique et une musicalité particulière. Créé sur mesure pour le BNC, *the second detail* revisite le langage de Balanchine et multiplie ses compositions géométriques. Un génie en appelle un autre... Et on peut parier que le ballet n'a pas pris une ride.

«La pièce a beaucoup évolué; la robe d'Issey Miyake est portée par une femme à la fin et on a fait des changements

très rigoureux dans les timings et les approches.»

Né aux États-Unis, Forsythe a passé une grande part de sa carrière en Allemagne comme danseur, puis directeur du Ballet de Francfort. En 2004, il fonde la Forsythe Company, qui a accueilli et nourri de nombreux jeunes chorégraphes, dont les Canadiennes Crystal Pite et Emily Molnar (directrice artistique du Ballet BC). Il a abandonné la direction artistique cette année pour devenir chorégraphe résident et diriger la nouvelle académie de ballet de l'Opéra de Paris.

Le BNC a été la première compagnie en Amérique du Nord à danser *Chroma* de Wayne McGregor en 2010, quatre ans après sa création au Royal Ballet de Londres. Le public mont-réalais renouera avec la fascination que le chorégraphe a exercée avec *Entity* et *Far*, lors de ses visites avec sa propre compagnie à Danse Danse en 2009 et 2011.

Le plus lyrique des trois chorégraphes, Marco Goecke, a réinventé le vieux ballet de Michel Fokine, *Spectre de la rose* (1911), à l'occasion du centenaire des Ballets Russes en 2009. Sur une scène jonchée de pétales, un groupe de six danseurs incarne ici le rôle du spectre. Mais le chorégraphe a gardé la vieille trame musicale. Un contraste «troublant», de l'avis de Karen Kain, qui «nous fait voir la musique d'une autre manière». Le chorégraphe allemand est en résidence au Ballet de Stuttgart et associé au Nederlands Dans Theater.

Ces dompteurs de chaos et



BALLET NATIONAL DU CANADA

*the second detail* revisite le langage de Balanchine et multiplie ses compositions géométriques.

d'élégance démontrent toute «l'intelligence physique» que peut déployer le ballet d'aujourd'hui, comme le résume le maître de ballet du BNC sur le site Web de la troupe. Cette deuxième visite en mode contemporain du BNC ne montre qu'une facette du répertoire de la compagnie reconnue pour sa grande diversité. «C'est la version compacte de nos programmes», indique M<sup>me</sup> Kain, qui rêve de venir à Montréal avec des productions majeures,

tout public, avec orchestre, costumes et décors imposants, telles *Alice au pays des merveilles* ou *La Belle au bois dormant*. Et les quelque 70 danseurs de la troupe (dont une quarantaine seront à Montréal) savent tout autant interpréter les grands classiques comme *Le Lac des cygnes*.

Un autre souhait pour souffler ses 10 années de direction artistique? «Je fais le même tous les ans: que les choses se passent bien et que les gens continuent de nous

soutenir. C'est d'autant plus nécessaire quand on voit la fragilité des organismes artistiques, les grands comme les petits. On dépend de ce soutien public. Il est essentiel à notre succès artistique.»

Collaboratrice  
Le Devoir

BALLET NATIONAL  
DU CANADA

Trois œuvres du 1<sup>er</sup> au 3 octobre  
au théâtre Maisonneuve de  
la Place des Arts

## D'audace et d'intelligence

La première danseuse Heather Ogden interprète *Chroma* et *the second detail*. Celle qui revient d'un congé de maternité de huit mois (elle est la conjointe du danseur étoile Guillaume Côté, absent de la scène à cause d'une blessure) se réjouit de remonter sur les planches avec la pièce connue et rodée de William Forsythe, l'une de ses préférées, que la troupe a beaucoup de plaisir à danser. Mais le caractère extrême et audacieux de la composition chorégraphique ajoute un défi à la (déjà) dure remise en forme post-maternité. «Classique par essence, contemporaine dans son énergie», dit la danseuse pour résumer l'esprit de la pièce. *Les formes du ballet* sont amenées à un autre niveau qui transcende le classique. *Chroma* lui rappelle les temps précieux passé en studio avec le chorégraphe. «Le voir bouger et découvrir sa façon de créer, c'était fascinant. Il est si vif et intelligent.»

## Chers lecteurs

Je signe mes derniers textes dans *Le Devoir* ces jours-ci. Ma collègue Nayla Naoufal prend le relais de la couverture de la danse, encore et toujours bien servie dans ces pages. Ce fut un plaisir de partager avec vous mes chocs esthétiques, ravissements et déceptions. Je continuerai pour ma part à vivre la danse autrement, à titre de commissaire invitée à l'Agora de la danse. Au plaisir de s'y croiser.

## La journée mondiale du ballet en direct de la Place des Arts

Le Ballet national du Canada (BNC) diffusera les préparatifs du spectacle en direct de la Place des Arts le 1<sup>er</sup> octobre à l'occasion de la deuxième édition du World Ballet Day Live. À l'initiative du Ballet Royal de Londres (BRL), cinq grandes troupes du monde se prêtent à cette journée de 23 heures de diffusion ouverte qui permet d'entrer dans les coulisses du BRL, du Ballet Bolchoï, du BNC, de l'Australian Ballet et du San Francisco Ballet. On pourra aussi assister aux répétitions du BNC

à Toronto, où la troupe prépare une pièce du chorégraphe Christopher Wheeldon. À la vitrine en direct du BNC s'ajouteront des segments préenregistrés venus d'autres compagnies, dont Les Ballets Jazz de Montréal (pour le Québec), l'American Ballet Theater et le Boston Ballet. D'autres compagnies d'Europe et d'Asie, comme le Nederlands Dans Theater et le Ballet national de Chine, squatteront les fils d'images des cinq principaux participants. [www.worldballetday.com](http://www.worldballetday.com)

CCCC  
TTTT  
D'D'D'  
AAAA

**SAUVAGEAU  
SAUVAGEAU**

**CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI**  
DU 22 SEPTEMBRE AU 10 OCTOBRE 2015

PAUL SAVOIE YVES SAUVAGEAU  
GABRIEL SZABO CHRISTIAN LAPOINTE

D'APRÈS L'ŒUVRE D'YVES SAUVAGEAU  
ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE CHRISTIAN LAPOINTE  
INTERPRÉTATION PAUL SAVOIE, GABRIEL SZABO  
COLLABORATEURS DAVID GIGUÈRE,  
ALEXANDRA SUTTO, MARIE-CLAUDE VERDIER,  
JEAN-FRANÇOIS LABBÉ, VIRGINIE LECLERC,  
SONOYO NISHIKAWA, LIONEL ARNOULD,

UNE CRÉATION DU PARTENAIRES DE SAISON

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

BMO Groupe financier Hydro Québec LE DEVOIR

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI - 3900 RUE SCHEFFÉ MONTRÉAL (Q.C.) H2W 2M2 - 514 282-3900

THÉÂTREDESJOURSD'AUJOURD'HUI

PHOTO: SÉBASTIEN DELORD - DIRECTEUR DE CRÉATION CARRELL STUBBS - DESIGN GRAPHIQUE ET DIRECTION ARTISTIQUE ALIX MEYVOZ - RELATIONS DE PRESSE KAMRINE COUSINEAU COMMUNICATIONS

60 ans  
450 ans

**VARIATIONS  
SUR UN TEMPS**  
DE DAVID IVES

5 AU 30 OCTOBRE 2015  
Une production du Théâtre de Quat'Sous

COMPLÉT  
13-14-15 OCTOBRE

Déjouant les revers du destin, échappant à la fuite inexorable du temps, trois hommes et trois femmes sont propulsés dans une dimension incongrue et drolatique.

Traduction Maryse Warda Mise en scène Eric Jean Avec Émilie Bibeau, Anne-Élisabeth Bossé, Simon Lacroix, Daniel Parent, Geneviève Schmidt et Mani Soleymanlou Assistance à la mise en scène Chloé Ekker Décor Pierre-Étienne Locas Costumes Cynthia St-Gelais Lumière Martin Siros Conception sonore et régie Olivier Gaudet-Savard Direction musicale Catherine Gadouas Coiffures et maquillages Florence Cornet Complice artistique Pierre Bernard

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, AVENUE DES PINS EST, MONTRÉAL BILLETTERIE 514 845-7277 QUATSOUS.COM

Grands partenaires

Council des arts et des lettres Québec Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

Bell Hydro Québec

**23\$ EN PRÉVENTE JUSQU'AU 5 OCTOBRE**  
UN THÉÂTRE UNIQUE, UN TARIF UNIVERSEL \* ÉCONOMISEZ 35%

\*Peu importe le nombre de spectacles choisis, peu importe l'âge ou le statut. À compter de la première représentation, le tarif est de 36\$.

## CULTURE › MUSIQUE

## David Fray, nostalgique de Montréal

CHRISTOPHE HUSS

Le pianiste français David Fray, 34 ans, revient dans la ville de ses premiers succès. L'eau a tellement coulé sous les ponts...

C'est sous la direction d'Esa-Pekka Salonen et avec le Philharmonia de Londres que David Fray vient de jouer le 24<sup>e</sup> Concerto de Mozart aux Proms de Londres devant plus de 5000 spectateurs. Il y a onze ans, au Concours musical international de Montréal 2004, c'est lui que nous avions remarqué, même si, lors de la finale, il y avait joué avec orchestre pour la première fois de sa vie!

David Fray fut alors la victime des déficiences du cursus musical en France. Rien ne change: les mêmes causes ont fait cet été du pianiste français Lucas Debarge le « vainqueur moral » du Concours Tchaïkovski de Moscou, mais pas son lauréat sur papier. Comme David Fray, Debarge aura une carrière, assurément. Car il porte une voix musicale sensible et distincte dans un monde athlétique et aseptisé. Cette voix, David Fray l'avait en 2004. Son plus récent disque, un programme Schubert, montre à quel point l'artiste peut être fier de son évolution: un vrai son, un vrai chant, un vrai toucher. Bref, la carrure d'un pianiste d'envergure internationale. Il vient jouer Schubert à la salle Bourgie jeudi. On espère une salle comble.

## Amertume

David Fray se réjouit que la prévente du concert se déroule bien. Cela l'encourage-t-il pour des projets dans la métropole? « Je ne suis que l'humble serviteur des propositions que l'on me fait », répond-il au Devoir. Je suis content de venir. J'apprécie beaucoup la salle Bourgie, car elle est adaptée par sa taille et sa sonorité aux types de projets que j'aime. »

Derrière ce constat heureux pointe une lé-

gère amertume: « Je ne vous cache pas, et je répondrai avec mon cœur: j'ai un peu souffert ces dernières années de ne pas venir plus souvent à Montréal. Montréal est un endroit où beaucoup de choses se sont passées pour la première fois pour moi et c'est vrai qu'après les concours, même si je ne me plains pas — parce que j'ai été très chanceux et que je fais beaucoup de choses ailleurs —, le Canada n'a pas été un endroit où je suis allé souvent. Et pour dire la vérité, ce n'est pas l'envie qui m'en manquait! »

« Si mon travail intéresse un peu les Montréalais, je suis heureux de cela », ajoute-t-il.

Après avoir enregistré Schubert, avec un si bel accueil critique, immortalisera-t-il d'autres interprétations de ce compositeur? « Immortaliser, ça fait peur! » s'écrie David Fray. Il ne faut pas faire un disque en pensant qu'on va immortaliser quelque chose. La beauté d'un disque, c'est d'avoir l'impression que l'ingénieur du son a assisté à un moment privilégié, qu'il l'a capté et que l'auditeur aura la chance de pouvoir en profiter. » David Fray n'est pas explicite sur ses projets, mais il promet d'élargir sa palette de répertoire romantique. « Cela n'empêchera pas un retour aux sources, vers Bach, qui m'est indispensable. »

## Gendre idéal

En concerto, David Fray est ouvert à l'idée d'être enregistré en concert, car proposer « l'image d'un artiste, avec l'adrénaline du concert, face à un orchestre » lui semble chose intéressante. Il n'a pas d'idée de répertoire, mais si on lui offrait le choix d'un disque de concertos, il choisirait celui de Schumann. « J'ai mis beaucoup de temps à le mettre à mon répertoire, je le joue depuis un an et il me passionne. » A-t-il quelque chose de neuf à dire? « Il y a beaucoup d'enregistrements, mais l'œuvre pose tellement de problèmes que plus on documente de tentatives, mieux c'est. Ma contri-

bution sera jugée meilleure ou moins bonne que d'autres, mais cela vaut le coup d'essayer. »

Après avoir épousé Chiara Muti en 2008, David Fray est devenu le gendre du directeur musical de l'Orchestre symphonique de Chicago, Riccardo Muti. Croiser le chemin du célèbre chef italien « a été une grande chance, parce que j'ai rencontré ma femme ». « C'est un chef que j'admire énormément tant j'ai du plaisir et une sensation de confort à jouer avec lui. » Muti et Fray ont donné des concerts avant le mariage. Après, « lui et moi, nous avons conscience que ce n'était pas une bonne idée dans les premières années de se présenter ensemble. Il y a eu un blanc pendant quelques années, ce qui n'a pas empêché quelques personnes mal intentionnées de dire des choses fausses. D'une part, je voulais faire mon chemin par moi-même et, de l'autre, ce n'est pas la mentalité de Riccardo Muti de pousser quelqu'un parce qu'il est de sa famille. »

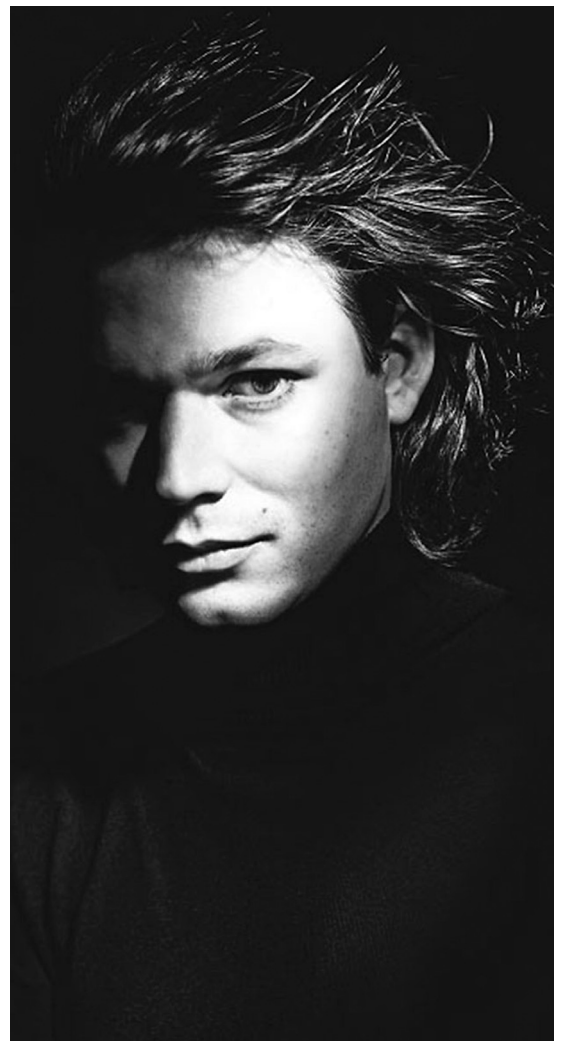
Les retrouvailles ont eu lieu après un délai de latence de six ans, en 2014, dans le 3<sup>e</sup> Concerto de Beethoven. « En 2016, nous jouerons Schumann à Paris. Nous commençons à nous retrouver sur scène », se réjouit le pianiste français.

Les ragots n'ont pas épargné le gendre idéal. Musicien, bien plus que carriériste, il en a pris son parti désormais: « J'ai expérimenté au long de ma courte vie que les gens qui veulent dire du mal trouveront toujours quelque chose de mauvais à dire. Aujourd'hui, je fais les choses que j'ai envie de faire, adviennent que pourra. Au début, tout le qu'en-dira-t-on me préoccupait un peu. Maintenant, je n'ai plus de temps à perdre. »

Le Devoir

## RÉCITAL DE DAVID FRAY

Schubert: Sonates D. 566, 784 et 894.  
Jeudi 1<sup>er</sup> octobre à 19h30, salle Bourgie.  
Billets: 514 285 2000, option 4.



PAOLO ROVERSI

David Fray avait été fort remarqué au Concours musical international de Montréal de 2004.

16<sup>e</sup> édition de l'Off jazz: le festival des migrants

SERGE TRUFFAUT

C'est clair comme l'eau de roche qui rythme la circulation de capital. Oui, oui, oui... Au terme de sa quinzième édition, l'Off Festival de jazz avait enregistré un déficit. Afin d'étouffer cette avanie financière, les organisateurs de cet événement essentiel ont décidé cette année de faire appel aux migrants, aux « étrangers », comme disait Fernandel. De quoi, soit dit en passant, faire rager le premier ministre hongrois Viktor Orbán, la tête des nœuds nationalistes qui minent ces jours-ci la Vieille Europe.

Evidemment, pour tout connaître des us et coutumes qui distinguent d'ores et déjà cette édition n° 16, on a fait appel à Jean-Jules Pilote, coordonnateur de l'Off depuis quinze ans. Autrement dit, la cheville ouvrière, le grand vizir, le grand ordonnateur. Pis? « L'an dernier, on a eu une baisse de 10% des entrées aux concerts payants. On voulait combler ce retard financier dès



ANDRÉ CHEVRIER

Le concert d'ouverture sera consacré à la musique orchestrale des femmes sous la direction de la pianiste Marianne Trudel avec l'Orchestre national de jazz de Montréal.

cette année. D'où la décision d'inviter des musiciens de l'étranger. »

L'identité respective des migrants qui vont participer à ce

festival qui va se poursuivre du 1<sup>er</sup> au 15 octobre est celle-ci: les pianistes Marc Copland et Jean-Michel Pilc, les contrebassistes Miroslav Vitous et Linda Oh,

ainsi que le guitariste Joe Morris, qui dispensera par ailleurs une classe de maître. Le concert d'ouverture, c'est à retenir, sera consacré à la musique orchestrale des femmes sous la direction de la pianiste Marianne Trudel avec l'Orchestre national de jazz de Montréal.

Ensemble, ils déclineront les compositions de Christine Jensen, Maria Schneider, Satoko Fujii et Carla Bley. On aurait apprécié un rappel des œuvres de Mary Lou Williams ou de Melba Liston pour que ce ne soit pas exclusivement blanc, mais bon... Revenons aux migrants.

Vous aimez Keith Jarrett, Brad Mehldau, Aaron Parks? Vous adorerez Marc Copland, à moins, bien sûr, que ce ne soit déjà le cas. De tous les invités de cet Off, ce francophile — il se débrouille pas mal en français —, né le 17 mai 1948 à Philadelphie, est le poids lourd. Il occupera la scène du Lion d'Or le 2 octobre en compagnie de son habituel complice quand il vient parmi nous, soit l'excellent contre-

bassiste montréalais Adrian Vedady, avec lequel il avait enregistré *Live at Largo*.

Toujours est-il que Copland est un poids lourd du piano parce qu'il est parvenu à faire l'alchimie du lyrisme cher à Bill Evans avec le style tout en économie de ce cher John Lewis. En d'autres termes, Copland est unique parce qu'il maîtrise plus que quiconque les combinaisons musicales, qui sont autant d'expressions de la finesse. Bref, du grand art. Pour s'en convaincre, suffit d'écouter ses albums parus sur les étiquettes Pirouet et hatOLOGY.

Copland mis à part, il faut se réjouir de la venue du contrebassiste Miroslav Vitous, qui clôturera cette édition au Club Soda le 10 octobre en compagnie de son ami le vibraphoniste Jean Vanasse. Ces deux bonshommes étant de vieilles connaissances en plus d'exceller dans leurs champs respectifs, la soirée devrait se dérouler à l'enseigne de la fluidité.

Parmi les migrants, il y a une curiosité: la contrebass-

iste Linda Oh, à qui le trompettiste Dave Douglas fait souvent appel. Elle sera à la tête d'un quartet new-yorkais, dont le redoutable batteur Rudy Royston. Également le 10 octobre. Quant au pianiste Jean-Michel Pilc, il se produira en solo le 9 octobre à la chapelle du Bon-Pasteur.

Sinon, il faut retenir mille fois plutôt qu'une que le génial Jean Derome dans le cadre de l'Année Jean Derome, la bien nommée, va occuper la scène du Lion d'Or le 8 octobre avec ses Dangereux Zhoms, qui pour l'occasion seront entourés de neuf musiciens. Sinon (bis), il faut également retenir que le saxophoniste Yannick Rieu, le saxophoniste au long cours, sera au Lion d'Or le 8 octobre et lancera un nouvel album.

Pour avoir le détail de la programmation de cette édition proposant 27 spectacles dans neuf lieux différents, on vous conseille de fouiner au [www.loffestivaldejaz.com](http://www.loffestivaldejaz.com).

Collaborateur  
Le Devoir

**LA LICORNE**

production **LA BANQUETTE ARRIÈRE**  
codification: LA MANUFACTURE

**VOITURE AMÉRICAINE**  
DE CATHERINE LÉGER

DU 29 SEPTEMBRE AU 17 OCTOBRE 2015  
AU THÉÂTRE LA LICORNE

MISE EN SCÈNE Philippe Lambert  
ASSISTANCE Nicolas Rollin

DISTRIBUTION Amélie Bonenfant, Sébastien Dodge,  
Rose-Maïté Erkoreka, Mathieu Gosselin,  
Renaud Lacaille-Bourdon, Aïme-Marie Lévesque,  
Lise Martin et Simon Rousseau.

DÉCOR ET COSTUMES Marc Sénécal  
ÉCLAIRAGES André Rioux  
CONCEPTION MUSICALE Laurier Rajotte  
DIRECTION DE PRODUCTION Éric Paulhus  
DIRECTION TECHNIQUE Caroline Turcot  
RÉGIE Dominique Cuerrier  
RELATIONS DE PRESSE Daniel Meyer

THÉÂTRE LA LICORNE 4559, rue Papineau  
BILLETTERIE 514 923-2246 / theatrelalicornes.com

Conseil des arts et des lettres Québec  
Conseil des arts Canada Council for the Arts  
Conseil des arts de Montréal  
Municipal

15 **THÉÂTRE DENISE-PELLETIER** 16  
Partenaire de saison  
Hydro Québec

DIRECTION ARTISTIQUE CLAUDE POISSANT

30 SEPTEMBRE AU 24 OCTOBRE 2015

**ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR**

UN DES PLUS BEAUX ET CRUELS DIALOGUES AMOUREUX DE LA LITTÉRATURE

TEXTE ALFRED DE MUSSET MISE EN SCÈNE CLAUDE POISSANT

AVEC ADRIEN BLETTON, HENRI CHASSÉ, FRANCIS DUCHARME, OLIVIER GERVAIS-COURCHESNE, RACHEL GRATON, MARTIN HÉROUX, ALICE PASCUAL, CHRISTIANE PASQUIER ET DENIS ROY

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

Billetterie 514 253-8974  
denise-pelletier.qc.ca

Conseil des arts et des lettres Québec  
Conseil des arts de Montréal  
Municipal  
Partenaire de saison  
Patrimoine Canada  
Conseil des arts Canada Council for the Arts

## CULTURE › MUSIQUE

## Alabama Shakes: humble dans le succès

PHILIPPE PAPINEAU

C'est un peu le conte de fées pour les quatre membres du groupe américain Alabama Shakes. Leur musique rock trempée dans le blues et le soul, transportée par la voix incroyable de la chanteuse Brittany Howard, leur a permis de passer de totaux inconnus à vedettes internationales, et ce, en à peine trois ans. À sa première semaine sur les tablettes fin avril, leur deuxième album *Sound & Color* s'est hissé au sommet du Billboard 200 grâce à des ventes de 97 000 exemplaires physiques et numériques. Déjà, leur premier album, *Boys & Girls* avait trouvé près de 745 000 preneurs.

Et puis, au-delà des chiffres, Alabama Shakes, fondé dans la petite ville d'Athens, dans l'État qui donne son nom au groupe, a reçu nombre d'éloges pour la qualité de sa création musicale. La formation formée d'Howard, du guitariste Heath Fogg, du batteur Steve Johnson et du bassiste Zac Cockrell offre des chansons qui mêlent les genres et les époques. On y entend du Led Zeppelin, du Black Keys, du Aretha Franklin, mais dans un esprit qui n'est pas déconnecté du rock d'aujourd'hui.

En prévision du passage ce soir du groupe au festival lavallois MRCY, *Le Devoir* a discuté avec Heath Fogg, qui a montré un visage très humble de son groupe.

**Avec votre son quand même inspiré des racines du rock, votre public est-il plutôt vieux ?**

De tous les groupes que j'ai eus, c'est celui où le public a le portrait démographique le plus varié. Il y a toutes sortes de gens, de tous âges et d'origines, c'est très intéressant, c'est surprenant. Partout où on est allés dans le monde, on a été bien accueillis. C'est sur-



JASON MERRITT / GETTY IMAGES / AFP

Brittany Howard est clairement la vedette du groupe. «Je pense que beaucoup de gens ont un sentiment de communion avec Brittany, elle y met beaucoup de cœur, elle s'ouvre aux gens, et elle est douée pour diriger le public», dit d'elle le guitariste Heath Fogg.

réel! Je pensais que ce serait des foules plus nichées qui auraient aimé notre musique, mais c'est pas ça du tout.

**Est-ce que vous essayez de profiter au maximum des bonnes choses qui vous arrivent maintenant ou vous êtes quand même prudent quant au succès ?**

On a accompli des choses sur le plan des ventes pour ce disque, mais on ne se concentre pas trop là-dessus. Les

salles sont évidemment plus grosses qu'il y a trois ans, mais on ne vit pas ça comme un choc. On a toujours essayé de faire les choses à un rythme régulier et de ne pas trop s'emballer. On en profite, mais on prend les choses un jour à la fois. Je me sens juste chanceux de pouvoir partir en tournée avec ce disque. Ça, c'est un succès à mon avis.

**Est-ce que la tournée actuelle**

**est difficile, intense, épuisante ?**

L'idée de départ, pour ce que j'appelle la saison de la tournée, c'est de faire deux semaines de tournée, puis deux semaines de repos. Ce n'est jamais vraiment ce qui arrive, des fois, c'est trois semaines actives, puis une de repos, ou des variantes de ça. Mais on a le mois d'octobre au complet de repos par exem-

ple. Et on repart pour novembre, quoique bien vite, l'année va arriver à sa fin, et les dates seront plus sporadiques. Mais on essaie de faire le moins de tournée possible.

**Le moins possible ? C'est quand même étonnant d'entendre ça...**

C'est-à-dire... On est chan-

ceux de tourner, on en fait beaucoup, mais on veut aussi être à la maison, on veut que ça soit une vie plus équilibrée.

**Quand vous retournez à Athens, Alabama, votre vie peut reprendre comme avant ?**

Ça n'a pas changé de façon draconienne. Tout le monde à la maison est avec nous, les amis et tout. C'est une petite ville, alors quand j'allais à l'épicerie, les gens me connaissent déjà! Beaucoup de gens veulent nous parler du groupe, ils sont fiers, mais c'est pas si différent qu'avant. C'est peut-être plus dur pour Brittany, beaucoup de gens la reconnaissent.

**Brittany, avec sa voix forte au vaste registre, reste un peu la vedette du groupe, non ?**

Je pense que beaucoup de gens ont un sentiment de communion avec Brittany, elle y met beaucoup de cœur, elle s'ouvre aux gens, et elle est douée pour diriger le public. Si la foule est discrète un soir, elle est capable de l'allumer. Comme musicien, c'est vraiment bien d'avoir quelqu'un de si fort comme leader devant la scène, surtout pour quelqu'un comme moi qui aime me reculer un peu, laisser de la place. Et aussi pour le dernier disque, beaucoup des chansons viennent de démos qu'elle a amenés au groupe. Elle est très créative.

*Le Devoir*

**SOUND & COLOR**  
*Alabama Shakes*  
ATO Records

*En spectacle ce soir au festival MRCY, à l'Espace Montmorency, à Laval. Détails et programmation au [www.mrcyfest.com](http://www.mrcyfest.com).*

**L'OFF JAZZ**  
#16

Du 01 au 10 octobre 2015  
Montréal  
[loffjazz.com](http://loffjazz.com)

ORCHESTRE NATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL • CERBÈRE  
DUO MARC COPLAND / ADRIAN VEDADY • YANNICK RIEU DA LI  
EXTENDED FAMILY • MARK NELSON'S SYMPATHETIC FREQUENCIES  
ANNIE DOMINIQUE QUINTET • FRANÇOIS JALBERT QUARTET  
YOUNG-PROVOST-GUILBEAULT • MYRIAD3 • ALEX BELLEGARDE TRIO  
MASTER CLASS AVEC JOE MORRIS • LE GGRIL INVITE JOE MORRIS  
MULTIPLE CHORD MUSIC • JASON ROSENBLATT QUARTET • JAGG  
ANDY KING GROUP • JEAN DEROME ET LES DANGEREUX ZHOMS + 9  
TOM VAN SETERS • JEAN-NICOLAS TROTTIER TRIO  
JOEL KERR - FALSE DAWN • STILL • LINDA OH'S SUN PICTURES  
GABRIEL LAMBERT QUARTET • JEAN-MICHEL PILC PIANO SOLO  
MARIANNE TRUDEL - JEUX EN CLAIR OBSCUR • DUO VANNASSE / VITOUS

Patrimoine Canadien / Canadian Heritage  
Conseil des arts et des lettres Québec  
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL  
Bureau des festivals et des événements culturels Montréal  
LA FABRIQUE CULTURELLE  
caisse de la culture  
LE DEVOIR



L'Orchestre de l'Université de Montréal  
sous la direction de

**JEAN-FRANÇOIS RIVEST**  
présente

**LE NOUVEAU MONDE**

**Antonín Dvořák**

*Symphonie n° 9 « Du Nouveau Monde »*

**Alexandre Scriabine**

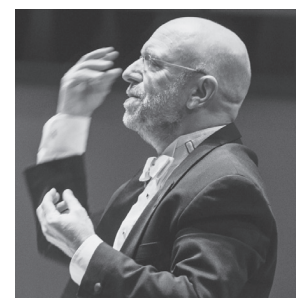
*Concerto pour piano en fa dièse mineur*

Soliste : Ben Cruchley, 2<sup>e</sup> prix du Concours de concerto 2014 de l'OUM

**Gabriel Penido**

*Aurora* (création)

1<sup>er</sup> prix du Concours de composition 2014 de l'OUM



Jean-François Rivest

**Samedi 3 octobre 2015, 19 h 30**

**SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE**

220, avenue Vincent-d'Indy, Montréal (Métro Édouard-Montpetit)

**12 \$, gratuit (étudiants)** – En vente à la porte ou à [admission.com](http://admission.com)

**FACULTÉ DE MUSIQUE**

**MusUdeM** [musique.umontreal.ca](http://musique.umontreal.ca)

Université de Montréal

## MUSIQUE

## Le sens de la vie selon Stevie

SYLVAIN CORMIER

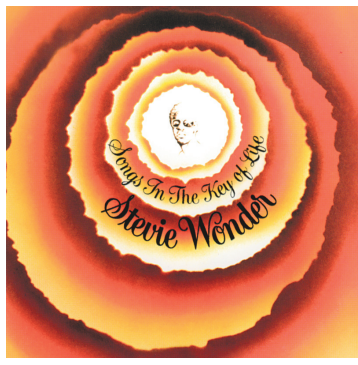
Stevie Wonder s'amène au Centre Bell mercredi pour jouer *Songs in the Key of Life*. Le double album de 1976. Les quatre côtés, et même les faces A et B du 45 tours qui venait en supplément (il y avait tant de musique, ça dépassait la capacité des 33 tours). Les 21 titres. Et ça ne finira pas là: reprises, immortelles et incontournables, le programme prévu va avoisiner les 40 chansons. Prévoyez un petit en-cas.

S'il voulait, Stevie pourrait nous en faire 70, 80, des titres que l'on connaît et qu'on voudrait l'entendre chanter. Eh! Ça démarre en 1962 chez Tamla-Motown, cette carrière, alors que notre homme est un Little Stevie de 12 ans. *Fingertips*, irrésistible numéro un de palmarès en 1963, va le lancer définitivement, et il n'arrêtera plus d'aligner les succès jusque dans les années 1980. Un répertoire foisonnant, épatant, un sacré choix: c'est dire qu'en jouant *Songs in the Key of Life*, fatalement, Stevie en laissera de côté. Et qu'il s'en trouvera pour établir la liste des importantes chansons omises.

Tant pis. L'idée, ici, est de vivre une expérience particulière, que les moins de vingt ans retrouvent ces dernières années en achetant des vinyles, mais qui s'étiole aussi dans le mode de consommation de musique en téléchargement, à la pièce. Il s'agit de renouer avec le rituel d'écoute d'un album. Vivre les pièces dans leur séquence, telle que voulue par l'artiste, conférant du sens, un chemin à suivre ensemble. Imaginez quand ça se vit à 15 000 personnes: ça tient de la communion.

## Ces albums que l'on revisite

Fascinant phénomène: il y a de plus en plus d'artistes d'aujourd'hui qui jouent en spectacle leur nouvel album d'un bout à l'autre, et il y a de plus en plus d'artistes vétérans qui offrent leurs galettes mythiques en première moitié de soirées habituellement consacrées à l'enfilade des tubes. Et les gens en redemandent, et les artistes y retrouvent le meilleur d'eux-mêmes: Brian Wilson donnant le légendaire *Pet Sounds*, Roger Waters rééditant l'immense *The Wall*, les Zombies célébrant leur *Odessey and Oracle*, un Bruce Springsteen livrant des albums différents soir après soir (*Born to Run* ici, *The River* là),



et même les Rolling Stones osant revisiter leur *Sticky Fingers*: mais pas en tournée, dans un petit lieu, pour les caméras... Dommage, car le geste est beau et la récompense, mutuelle.

Pourquoi *Songs in the Key of Life*? Dans la foulée de *What's Goin' On* (1971), le chef-d'œuvre de Marvin Gaye chez Motown, Stevie Wonder avait lui aussi franchi le Rubicon, passant du temps des 45 tours à l'ère des albums pensés en tant qu'albums, et il est bien difficile de départager le meilleur de l'encore meilleur, entre *Music of my Mind*, *Talking Book*, *Innervisions* et *Fulfillingness' First Finale*, autant d'entités exceptionnelles qui précèdent *Key of Life*. Peut-être *Key* est-il l'album-clé, justement, qui les résume tous, le projet le plus symboliquement signifiant, celui qui dit ce que Stevie avait toujours voulu dire: l'essentiel. Dans la chanson *Isn't She Lovely*, écrite alors que sa compagne portait leur future fille, il y a une clé de la vie. Dans *Sir Duke*, mélange de jazz et de pop syncopée au micron près, il y a toute l'histoire de la musique afro-américaine en quelques minutes: une autre clé de la vie. *I Wish* est sans doute la plus définitive célébration de joie de vivre dans le répertoire pourtant très « uplifting » de l'artiste. Plus qu'une clé: un passe-partout.

Une chose est évidente: de Prince à Elton John jusqu'à Pharell Williams, on se réclame de *Songs in the Key of Life*. Les arrangements sophistiqués, innovants, ont ouvert des mondes de possibilités, que l'on explore encore. Ça dépasse de loin l'argument nostalgique: la grande clé de l'affaire, c'est que l'album vit. Et vivra, et exultera ce mercredi, foi de Stevie.

Le Devoir

La tournée *Songs in the Key of Life*: Stevie Wonder au Centre Bell, le 30 septembre à 20 h.

## DE VISU



PATRICIA PICCININI

Les images fortes de Patricia Piccinini évoquent aussi les dérives biologiques qui découlent du progrès (Patricia Piccinini, *Sitting Room*, 2.30pm, 2011).

MOIS DE LA PHOTO 2015

## Le vernaculaire c. l'artistique

JÉRÔME DELGADO

La quantité en sus, la qualité en moins. Le commissaire du Mois de la photo 2015, Joan Fontcuberta, nous avait prévus: la condition post-photographique — la thématique de cette édition — appelle à l'abondance davantage qu'au jugement. Nous voilà donc à l'ère d'un puits sans fond, d'une histoire sans fin, et les artistes (et non plus les photographes, destinés à disparaître) en sont tenus à un travail de tri et d'organisation de photos vernaculaires.

De la multitude de projets retenus pour cette 14<sup>e</sup> « biennale de l'image contemporaine », une grande majorité exploite cette idée de manière littérale. Les résultats varient, mais de l'un à l'autre, le spectateur (qui, jusque-là, existe encore) doit négocier avec un incroyable bassin d'images, qu'elles soient sur papier ou sur écran, sur un mur ou dans un album.

L'impression de la répétition, de tomber sur une énième variante de la condition d'abondance, est tenace au fil des lieux d'exposition, répartis aux quatre coins de Montréal — cinq coins: Saint-Henri, centre-

ville, Vieux-Montréal, métro Frontenac, Mile-End. Entre le projet cartes postales d'Erik Kessels, *All Yours* (Occurrence, centre situé au pôle de Gaspé) et la mosaïque cacophonique de Christopher Baker, *Hello World! or: How I Learned to Stop Listening and Love the Noise* (Maison de la culture Frontenac), le commentaire critique conserve certes sa place et nous confronte de plein fouet à notre propre difficulté à choisir.

Quoi regarder, quoi feuilleter, et sur quelles bases? À l'ère de l'égoportrait, le miroir que nous tend l'art post-photographique est parfois difficile à contempler. On peut bien sûr considérer que la réalité de l'anorexie ne nous concerne pas (la série *Thinspiration* de Laia Abril), mais la mode vestimentaire finit toujours par nous rattraper (*The Street and Modern Life* de Hans Eijkelboom).

Roberto Pellegrinuzzi est celui qui se démarque le mieux de ce programme du montre-tout. Avec l'installation *Mémoires*, il propose une forêt de petites images suspendues, qu'il a lui-même réalisées, mais de manière impulsive. Il ne donne accès cependant

qu'à la lisière du boisé; le reste demeure invisible, à l'instar de la majorité de l'abîme Internet. À noter qu'Abriel, Eijkelboom et Pellegrinuzzi sont parmi ceux qui exposent à la Parisian Laundry, quartier général de ce 14<sup>e</sup> Mois, dans Saint-Henri.

## En deçà du post-photographique

Dans la post-photographie, l'auteur d'images est, sinon inconnu, inexistant. Or dans la sélection de Joan Fontcuberta figurent quelques photographes, avec des projets livrés de manière... classique — « conservatrice » serait trop fort.

Liam Maloney apparaît comme le plus excentrique de la biennale. Le travail de ce photographe canadien ne correspond pas à la condition post-photographique. Les images de *Texting Syria* (galerie B-312, au Belgo) se valent pour leur qualité esthétique, exercices de lumière mis en valeur par le choix du grand format.

Cette série fait partie du Mois de la photo grâce à son sujet. Maloney capte ici des réfugiés syriens devant leur téléphone mobile dans un moment d'intimité très post-photographique: l'échange et la circulation de données, y compris des photos, sont plus faciles que le mouvement des personnes. D'une grande actualité, *Texting Syria* relève néanmoins d'une tradition documentaire qui serait, dès lors, en voie de disparition. Les corpus *Durational Photographs* d'Owen Kydd (Musée des beaux-arts) et *Une autre*

de Patricia Piccinini (Galerie de l'UQAM) sont de cette même rigueur, où l'artiste, ou photographe, compose ses images. Le premier, avec ses captations vidéo d'objets immobiles aux airs de tableaux modernistes, explore la confusion que rend possible la technologie numérique entre l'état statique et le mouvement.

Mort et vie se mêlent dans la stratosphère. Le vrai et le faux, ou le véridique et l'inventé, aussi. C'est ce que signale Piccinini en photo, en vidéo et en sculpture. Ses images, fortes mises en scène aux détails révélateurs, évoquent aussi les dérives biologiques qui découlent du progrès, qu'il soit scientifique ou technologique.

Maloney, Kydd et Piccinini n'ont pas abandonné ce que le post-photographique condamne, soit la fabrication d'images, le soin et le temps à les fabriquer, et à les choisir, l'empreinte d'une signature (de leur signature), l'autorité de l'artiste *versus* la soumission du spectateur. Avec eux, le Mois de la photo de Fontcuberta se montre plus diversifié, moins pessimiste aussi pour ceux qui aimeraient croire qu'une image, à elle seule, vaut encore mille mots.

Collaborateur  
Le Devoir

**LA CONDITION POST-PHOTOGRAPHIQUE**  
Le Mois de la photo à Montréal: 16 lieux d'exposition, jusqu'au 11 octobre.  
Les dates de fin peuvent varier selon les expositions.  
[www.moisdela-photo.com](http://www.moisdela-photo.com)

**Salle Bourgie** 15/16  
5<sup>e</sup> SAISON  
88 CONCERTS  
La Fondation Arte Musica présente

**CANTATES DE BACH - AN 2**  
HANDEL AND HAYDN SOCIETY (Boston)  
Dimanche 27 septembre • 14 h

Ian Watson, chef  
J. S. BACH  
Cantates BWV 10, 17, 47 et 158  
Orchestre d'instruments d'époque et chœur

**PLEINS FEUX SUR SCHUBERT**  
DAVID FRAY piano  
Jeudi 1<sup>er</sup> octobre • 19 h 30  
SCHUBERT Sonates pour piano n<sup>os</sup> 7, 14 et 18  
L'univers de Schubert révélé par un pianiste exceptionnel!

DE RETOUR À MONTRÉAL

**LA TRUITE**  
Mercredi 7 octobre • 19 h 30  
SCHUBERT Quintette pour piano et cordes, « La Truite »  
SCHUBERT Quintette à cordes en do majeur

Billets et programmation complète  
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL  
FONDATION ARTE MUSICA  
Présenté par TD

PHENOMENA  
16 au 23 octobre 2015  
www.festivalphenomena.com  
infos: 514 495-1515  
LE DEVOIR

La Nef présente  
**The Purcell Project** avec Michael Slattery

Le ténor Michael Slattery prête sa voix à un second projet avec La Nef. Ensemble, ils réinventent les plus beaux airs de Henry Purcell (1659-1695).

Direction artistique, Sylvain Bergeron  
Direction musicale, Seán Dagher

Michael Slattery, ténor; shruti box, Sylvain Bergeron, archiluth; Seán Dagher, cistre; Grégoire Jeay, flûtes; Alex Köhler, nyckelharpa, violon baroque; Amanda Keesmatt; violoncelle baroque; Eilie Nimeroski, violon, alto baroque; Elin Soderstrom, viole de gambe.

**Samedi 3 octobre 2015, 20h**  
Salle de concert Bourgie  
1339, rue Sherbrooke Ouest, Montréal

Réservation: 514-285-2000 option 4  
Information: la-nef.com / 514-523-3095

Conseil des arts et des lettres Québec  
Conseil des Arts du Canada  
Canada Council for the Arts  
Monttréal

# CULTURE DE VISU



Montréal dans l'œil de Vittorio se veut une exposition représentant un superbe panorama de l'histoire culturelle d'ici.

MUSÉE MCCORD

## Bien plus que Victor

Marc H. Choko nous permet de redécouvrir le travail de l'artiste Vittorio

**MONTREAL DANS L'ŒIL DE VITTORIO**  
50 ANS DE VIE URBAINE ET DE CRÉATION GRAPHIQUE  
Jusqu'au 10 avril 2016  
au Musée McCord

NICOLAS MAVRIKAKIS

Comme Christiane Charette le lui disait dans une excellente entrevue à *Cabine C* en 2007, l'ensemble de sa création a malheureusement été un peu éclipsé par son célèbre petit bonhomme vert, Victor, mascotte qu'il a créée pour le Festival Juste pour rire. Vittorio, l'homme d'une seule œuvre? Loin de là. Cette exposition — dans laquelle vous pourrez d'ailleurs voir cette entrevue réalisée par Christiane Charette —, expo commissariée par Marc H. Choko, professeur à l'École de design de l'UQAM, fera découvrir à bien des gens la production prolifique de ce grand artiste qui a autant fait des affiches — plus de 400 — que de la photographie. Oui, de la photo... En 1973, Vittorio a même réalisé un album d'images intitulé *Un jour on Crescent Street*. Ses photos furent publiées par bien des magazines, dont un portrait de l'actrice Geneviève Bujold qui fit la couverture de la revue *Time* (Canada) en 1970. Et ses images furent exposées dans des galeries d'art, dont la galerie de photographies du Centaur (qui devint le Centre Optica), et même lors du premier Mois de la photo de Montréal en 1989.

Vittorio fut le compagnon artistique de bien des créateurs, dont les sculpteurs Robert Roussil et Armand Vaillancourt alors qu'ils travaillaient à la Place des Arts, pas celle inaugurée en 1963, honorable institution voulue par le maire Drapeau, mais la première, la vraie, créée dans le désir de fonder une université ouvrière populaire de gauche, la Place des Arts élaborée par ce groupe d'amis en 1953 et qui sera fermée en 1955 par la

Ville de Montréal sous de malhonnêtes prétextes.

### Une production variée

Vittorio a d'ailleurs fait des affiches pour plusieurs des expositions de ces artistes visuels qui furent ses amis. Il réalisa entre autres la « scandaleuse » affiche de l'expo Roussil, au Musée d'art contemporain en 1965, œuvre qui montre en gros plan le sexe de l'homme présent dans la sculpture *La famille* (1949).

Mais il fit aussi des affiches pour les expos de son grand ami Michael Flomen, de Peter Gnass, pour l'expo *OKanada* à Berlin en 1982, pour *Canada trajectoires 73* au Musée d'art moderne de la ville de Paris. Il en a fait aussi pour bien des films: *A tout prendre* (1963) de Claude Jutra, *Mon œil* (1966) de Jean-Pierre Lefebvre, *À soir on fait peur au monde* (1969) de Dansereau et Brault, *Ainsi soient-ils* (1970) d'Yvan Patry, *Deux femmes en or* (1970) de Claude Fournier, film auquel Vittorio participa. Il a aussi fait des pochettes pour Offenbach, des affiches pour le groupe musical L'Infonie... Il fut aussi présent par

son travail dans des débats politiques et sociaux: affiche contre les expropriations à Mirabel, une autre pour la CSN ou pour célébrer la syndicaliste et militante féministe Léa Roback... Et je pourrais continuer ainsi pendant longtemps la nomenclature des réalisations de Vittorio qui ont participé à de grands moments de notre histoire dans le domaine des arts visuels, du cinéma, de la musique, du théâtre ou de grands enjeux sociaux.

Vittorio fut un témoin et un acteur majeur du monde de la culture au Québec des années 1950 aux années 2000. Cette expo est par conséquent un superbe panorama de l'histoire culturelle d'ici.

Mais il y a plus. Vittorio a su très vite développer une pratique autonome sans avoir besoin d'être sollicité. C'est un des mérites de cette expo que de souligner cet aspect des choses. Vittorio a su créer des affiches sur des sujets comme la censure, seulement car il avait envie en tant qu'artiste libre et indépendant de réfléchir visuellement à ces thèmes.

Signalons que sur Vittorio vient de sortir un livre extrêmement bien documenté, signé lui aussi par Marc H. Choko.

Collaborateur  
*Le Devoir*



MÉTIER D'ART DE VIVRE!

MUSÉE MCCORD

Affiche réalisée pour le Salon des métiers d'art de Montréal en 2000

## CARTEL

L'art public,  
vecteur de mouvement.

6 œuvres d'art public à découvrir à Laval

Parcours en autobus :

— Le dimanche 27 septembre 2015

— 2 départs de la Maison des arts de Laval ☺ Montmorency

— 13h et 15h

informations: verticale.ca



## RÉSONANCE

PRÉSENTÉE PAR L'ÉCOLE DE JOAILLERIE DE MONTRÉAL  
DU 1<sup>ER</sup> AU 31 OCTOBRE 2015

» VERNISSAGE  
jeudi 1<sup>er</sup> octobre 2015 de 17 h à 19 h.

### 26 ARTISTES JOAILLIERS

Pilar Agueci, Gustavo Estrada, Monique Giroux, Camille Grenon, Emilie Guay-Charpentier, Christine Larochelle, Lynn Légaré, Marie-Eve Martin, Julie Mineau, Daniel Moisan, Pierre-Yves Paquette, Francesco Peich, Maxime Proulx, Lidia Raymond, France Roy, Antonio Serafino, Catherine Villeneuve, Denis Michaud, Ron Crawford, Anick Dusseault, Claudia Gravel, Catherine Lachapelle, Sylvie Langlois, Hélène Limoges, Angela Marzinotto et Garrett Johnson.

RENCONTRES AVEC LES ARTISTES LES 2 ET 3 OCTOBRE



GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART  
1460-B, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Qc) H3G 1K4  
T 514-849-6091 - info@canadianguild.com  
www.guildecanadiennedesmetiersd'art.com



ÉCOLE DE JOAILLERIE  
DE MONTRÉAL



Pilar Agueci et Garrett Johnson, Entretien, 2015. Photo: A. McLean.

# CULTURE › TÉLÉVISION

## Une chambre à gags

L'émission *Boomerang* s'écrit en équipe et ça marche. Alors, pourquoi ne pas étendre ce modèle collaboratif éprouvé ?

STÉPHANE  
BAILLARGEON

Une «scoopette» de zapping en commençant: *Boomerang* reviendra et au moins deux fois plutôt qu'une. La très bonne série humoristique vient à peine d'entamer sa vie utile à TVA. Elle met en vedette le couple de Catherine-Anne Toupin (idéatrice du projet) et Antoine Bertrand, qui incarnent des trentenaires forcés de retourner vivre dans le sous-sol de leurs (beaux-) parents.

Le producteur Encore a annoncé qu'une deuxième saison allait suivre les douze premiers épisodes. En fait, le rebond se reproduira: une troisième saison est en préparation et quatre auteurs l'écrivent déjà.

Ils se réunissent plusieurs fois par semaine dans une ancienne manufacture du centre de Montréal. Les grandes fenêtres donnent sur une affiche électorale de la candidate libérale aux prochaines élections fédérales. Au mur, Encore accroché des photos de ses stars des planches: Mike Ward, Mario Jean, Claudine Mercier ou Martin Matte. La maison multiplie aussi les succès sur les écrans. Rien que cette année, elle soutient *Pour Sarah*, *Les Beaux malaises* et ce *Boomerang*, trois succès confirmés ou prévisibles de TVA.

Le quatuor de la chambre à gags avec vue rassemble de grands pros: Yann Tanguay (*Fée Eric*, *Subito Texto*), Frédéric Blanchette (*Tu m'aimes-tu ?*), Karina Goma (*Prozac*) et Pierre-Yves Bernard (*Dans une galaxie près de chez vous*, *Minuit, le soir*). À eux quatre, ces claviers humains cumulent des centaines et des centaines d'heures de scénarios pour la scène ou les écrans, souvent écrits en duo mais jamais en équipe, du moins jusqu'ici.

### Un pour tous

Pierre-Yves Bernard mène les troupes qu'il a lui-même choisies. La scénariste en chef de la première saison de *Boomerang*, Estelle Bouchard,



Le quatuor d'auteurs se réunit plusieurs fois par semaine dans une ancienne manufacture du centre de Montréal.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

sentait que la production se heurtait à un obstacle. Elle a demandé à M. Bernard d'intervenir à la mi-saison de la deuxième mouture. La première a été écrite par Isabelle Langlois (six épisodes) et une équipe d'auteurs qui ne travaillaient pas en groupe mais chacun pour soi.

«L'équipe se cherchait un peu et se demandait comment se retrouver, explique le chef d'équipe. J'ai demandé à Estelle une writer's room, tradition très américaine que nous avons peu essayée au Québec. Selon mon expérience, selon ma conviction, écrire de la comédie seul, ce

n'est vraiment pas évident.»

Pourquoi spécifiquement en comédie? Les Américains font la preuve de la valeur heuristique du modèle dans le genre dramatique. Dans le livre *Des hommes tourmentés* (La Découverte) sur le nouvel âge d'or des séries, le journaliste Martin Brett expose des chambres d'auteurs bien remplies travaillant pour *Les Sopranos* ou *Mad Men*, cette convergence de talents expliquant d'ailleurs en partie la qualité actuelle des créations, surtout à HBO, la meilleure chaîne du monde depuis une quinzaine d'années.

«Je ne nie pas cet avantage du travail en équipe partout en télé, mais en comédie, il y a une obligation de performance: il faut faire rire, répond Pierre-Yves Bernard. [...] Tout le monde est gagnant avec cette formule qui permet à tous d'aider l'auteur désigné pour écrire un épisode.»

Les auteurs se réunissent quatre fois quatre heures pour préparer une seule émission de

moins de trente minutes. Le groupe définit la courbe dramatique, des thèmes et des situations se dégagent pour chacun des épisodes dont il faut développer la scène à scène. L'auteur désigné utilise le matériel pour dialoguer et peaufiner l'écriture en constante interaction jusqu'à la production de la version finale. C'est lui qui signe l'épisode et qui reçoit les droits d'auteur subséquents.

Les réunions préparatoires ne sont pas rémunérées. «On s'amuse et on se pogne souvent parce que nous sommes passionnés par ce que nous faisons, explique M<sup>me</sup> Goma, qui précise ensuite le rôle du rassembleur. Pierre-Yves agit plus comme médiateur que comme dictateur. Il fait la jonction entre nous et il aide à dénouer les impasses.»

Le casque bleu de l'humour n'écrit pas lui-même d'épisodes. «C'est probablement pour ça qu'il peut nous guider, dit Yann Tanguay, qui a déjà travaillé en duo avec M. Bernard. Il reste au service du

groupe et il travaille pour le bien de la série. Nous aussi, nous sommes au service de la production qui existait avant notre arrivée et qu'il faut maintenant développer avec nos couleurs et nos trucs.»

### Tous pour un

Le chef d'équipe ajoute que la writer's room travaille beaucoup la structure, les rebondissements, les tournants, chacun conservant ensuite son humour propre. «La chose cruciale dans une writer's room, c'est la posture de création, dit-il. On ne peut pas se permettre d'embaucher des auteurs qui n'ont pas confiance en eux. Nous, autour de la table, on ne passe pas une seule seconde à ménager des ego. On ne dit pas qu'on a refusé trois idées à untel et qu'à la prochaine il faudrait lui dire oui. L'important, c'est le message, pas le message, les idées, pas qui les a.»

La posture d'humilité semble d'autant plus facile que l'origine du projet ne leur ap-

partient pas et que l'humour demande moins d'investissement personnel, idéologique ou sentimental que le drame.

«Ma série Tu m'aimes-tu à Radio-Canada était quelque chose d'assez personnel, dit Frédéric Blanchette. Là, je ne joue pas dans les mêmes zones, avec un rapport plus détaché au produit final.»

Le quatuor se concentre exclusivement sur *Boomerang*, mais chacun des membres poursuit des projets d'écriture en solo. Chacun dans sa bulle, comme tout le monde maintenant, ou presque...

«Ce que je trouve cool dans la writer's room, c'est le travail collectif, dit Pierre-Yves Bernard. J'ai une maîtrise en sociologie et je dois m'en servir un peu. C'est quand même à contre-courant de l'individualisme généralisé, qu'on retrouve aussi en création et en art. Là, on a un team qui échoue ou qui réussit en team.»

Le Devoir

## La santé au Québec Liberté n° 309



### DANS CE NUMÉRO

- Comment les médecins perpétuent les inégalités
- Travail des infirmières: l'humanité en première ligne
- Les dimensions sociales et politiques de la maladie mentale

En librairie, en kiosque  
et sur [revueliberte.ca](http://revueliberte.ca)

## GEORGE STAMOS Situations

30 septembre, 1<sup>er</sup>, 2 octobre 20 h



Direction artistique et chorégraphie George Stamos  
Interprètes Jean Bui, Owen Chapman, Dany Desjardins, Olivier Koomsatira, Sébastien Provencher  
Invités spéciaux Sylvia De Sousa, Emilie Roberts, Winnie SuperHova, Gabrielle Surprenant-Lacasse, Anouk Thériault, Nate Yaffe.



AGORA DE LA DANSE  
SAISON AUTOMNE 2015

BILLETTERIE / 514 525 1500  
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL  
AGORADANSE.COM ADMISSION.COM

© NANS BORTUZZO

## MACBETH

SUITE DE LA PAGE E 1

font surgir le théâtre», précise Konrad. Car si le récit ne repose pas sur la mise en abyme d'une répétition, comme dans ses deux premiers spectacles, la métaphore du théâtre dans le théâtre, chère à Shakespeare, s'y retrouve. «Elle est présente par rapport à la question du pouvoir, qui joue toujours avec l'apparence et le simulacre. Il y a un paradigme qui traverse toute la pièce: le masque. On ne doit pas y laisser voir ce qu'on pense. Finalement, la pièce dévoile le côté factice de la représentation sociale dans le monde. Et ça m'amuse beaucoup d'observer ça avec une certaine distance.»

Quand je lui demande si cette notion n'est pas particulièrement pertinente en période électorale comme maintenant, elle s'esclaffe: «Je dirais qu'on est toujours en période électorale, c'est ça le problème. Tout le monde s'accroche à son poste, a peur



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

de ne pas accéder à ses désirs ou de perdre ses acquis. Macbeth parle de nous.»

Collaboratrice  
Le Devoir

### MACBETH

Texte: Shakespeare.  
Traduction: Michel Garneau.  
Concept, adaptation et mise en scène: Angela Konrad.  
À l'Usine C, du 29 septembre au 10 octobre.

### Petite histoire d'une traduction

Inspirée par «un glossaire québécois du bon parler français des années 1900-1930», la traduction-adaptation de Michel Garneau a été créée par le Théâtre de la Manufacture, en 1978, dans une mise en scène de Roger Blay. L'œuvre a aussi été utilisée dans la fameuse trilogie shakespearienne de Robert Lepage — qui incluait aussi les pièces *Coriolan* et *La tempête* québécoisées —, présentée au Festival de théâtre des Amériques, en 1993.

## CULTURE › CINÉMA

## La frontière mexicano-américaine sous haute tension

SICARIO

★★★<sup>1/2</sup>  
 Réalisation: Denis Villeneuve.  
 Scénario: Taylor Sheridan.  
 Avec Emily Blunt, Josh Brolin,  
 Benicio Del Toro, Jon Bernthal,  
 Raoul Trujillo, Maximiliano  
 Hernandez, Daniel Kaluuya.  
 Image: Roger Deakins. Mu-  
 sique: Johann Johannsson. Mon-  
 tage: Joe Walker. États-Unis,  
 2015, 121 minutes.

ODILE TREMBLAY

Décidément, Denis Villeneuve n'égare pas sa signature, même au cœur des productions américaines qui ont broyé tant d'autres styles. On pouvait croire son précédent *Prisoners*, si personnel, aux États-Unis, sinon un miracle, du moins un cas d'espèce. Avec le même grand directeur photo, Roger Deakins, son sombre polar *Sicario* porte encore sa marque, lancé d'abord à Cannes, puis à Toronto, qui n'est pas sans rapport avec le *Trafic* de Soderbergh — au même Benicio Del Toro à sa distribution —, sur fond de trafic de drogue. La patine du duo Villeneuve-Deakins se joue dans le choix des images naturalistes quasi documentaires, tournées avec une seule caméra qui entre au tréfonds des villes (Ciudad Juárez) et des étendues vides, desséchées, où doit bien se cacher un bandit sous chaque cactus. L'atmosphère, installée à travers une scène d'ouverture macabre et étouffante, donne le ton. Les cadrages au poil se marient au rythme hanté des scènes d'action, qu'épouse la musique de Johann Johannsson.

Villeneuve aime les *no man's land* désertiques, déjà présents dans *Incendies* et *Un 32 août sur Terre*. Pour *Sicario*, il pénètre l'espace frontalier entre les États-Unis et le Mexique. On songe à la frontière des westerns, espace sans foi ni loi, refuge des *desperados* et des shérifs brutaux.



Pulsions et tension font la force du polar, épousant les codes de narration classiques du cinéma américain.

Hier est aujourd'hui... Le cinéaste québécois aime aussi faire crever la surface des illusions en poussant ses personnages en des crises qui modifient leur vision du monde, façon *Polytechnique*. Taylor Sheridan signe son premier scénario, très documenté et collé aux réalités de cartels et des services américains sur violence extrême et cynisme mordant. Pulsions et tension font la force du polar, épousant les codes de narration classiques du cinéma américain, sur une esthétique plus *trash* et une dimension sociale en valeur ajoutée. Tout s'entrecroise en lignes bien tendues.

Ici, le personnage principal est une héroïne manipulée, Emily Blunt, agente du FBI qui croit au départ en des valeurs d'humanisme, bientôt dérouterées sur un mur de cor-

ruption et un système pourri des deux côtés de la sanglante clôture. Ni la CIA ni le FBI ne sortent grandis de l'aventure. Leurs missions clandestines ne sont guère regardantes sur les bonnes manières, avec épisodes de torture bien gratinés. Benicio Del Toro joue de son écrasant charisme quasi léonin le rôle ambigu d'un homme hanté par des désirs de vengeance personnelle, mercenaire qui met à profit ses instincts tueurs, dangereux électron libre, tout de même. Les États-Unis, pays donneur de leçons, perdent ici des plumes, guère plus reluisants dans leurs méthodes que le Mexique, où les policiers s'acoquinent avec les marchands de drogue. Chaque camp se voit renvoyé dos à dos.

Les personnages ne sont pas

oubliés au profit de l'action ou du style, et la complexité des mobiles de tout un chacun passe par des regards, des ellipses aussi, même s'il s'agit d'un film de réalisation que de direction d'acteurs proprement dite. Emily Blunt défend, avec moins de force que ses comparses masculins Josh Brolin en agent du gouvernement et Benicio Del Toro, un rôle somme toute assez convenu, d'une sensibilité féminine heurtée de plein fouet par l'horreur du monde extérieur. On songe au *Zero Dark Thirty* de l'oscarisée Kathryn Bigelow pour le profil féminin de premier plan, mais Emily Blunt reste de son côté trop en surface de cette femme victime des circonstances davantage qu'en contrôle de son destin.

Le Devoir

## Hip-hop et mosaïque linguistique à Montréal

SCRATCH

★★<sup>1/2</sup>  
 Drame musical de Sébastien Godron. Avec Raphaël Joseph Lafond, Dominique Lagüé, Elzensky Gauthier, Fayolle Jean Sr. Canada, 2015, 94 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Les personnages de *Scratch*, le premier long métrage de fiction de Sébastien Godron, s'expriment dans un mélange rarement bien dosé de français et d'anglais, et pour plusieurs assorts de créole. Cette mosaïque linguistique semble faire écho aux ambitions esthétiques du cinéaste québécois d'origine française, étiquetant son film de drame musical, mais reprenant d'abord les codes du documentaire pour ensuite glisser dans le mélodrame urbain, le tout ponctué de hip-hop.

De la même manière qu'il décline les diverses significations du titre du film, évoquant l'univers des DJ comme les lois impitoyables de la rue, le cinéaste refuse de s'enfermer dans un

seul style pour évoquer l'ascension et la chute sanglante d'un artiste qui a fait de la Petite-Bourgogne son terrain de jeu, rêvant un jour d'y établir son royaume. Leslie (Raphaël Joseph Lafond) est d'abord suivi par la caméra fouineuse d'un documentariste scrutant l'émergence de ce chanteur abonné à l'arrogance bling-bling. Leurs déambulations dans un quartier où les cinéastes québécois ne s'aventurent que trop peu constituent un prétexte pour montrer son visage métissé, sa pauvreté, mais aussi sa créativité.

Les choses basculent, de même que l'esthétique du film, lors d'un spectacle où Leslie est pris pour cible par le chef d'un gang rival. Il s'agit d'un prétexte spectaculaire pour reculer en arrière et ainsi découvrir, sans caméra agitée ni perche de son dans l'image, l'enfance de ce Haïtien d'origine arrivé en bas

âge au Québec, de plus en plus hostile face à un père sévère mais aimant (Fayolle Jean Sr., le seul acteur à la justesse irréprochable). Sa trajectoire ressemble à celle de nombreux jeunes issus des communautés culturelles, en porte à faux entre deux systèmes de valeurs.

Sébastien Godron ne cache pas sa fascination pour cet univers au brillant aveuglant, n'hésitant pas à en célébrer quelques clichés, des bijoux ostentatoires aux lieux emblématiques, dont l'incontournable *barber shop*. Son parti pris audacieux de superposer les genres constitue une belle trouvaille, même si ses interprètes n'arrivent pas tous à saisir les nuances d'un jeu forcément modulé: feindre la spontanéité lors d'une entrevue sur le vif ou la crise de nerfs dans le monde carcéral, ce n'est pas donné à tous.

Son ambition de dénoncer la marginalité, et surtout la misère, traverse le film d'un bout à l'autre, mais le cinéaste n'est jamais aussi convaincant qu'au moment où il se libère du carcan sociologique. Les numéros musicaux, en rien spectaculaires, permettent aux jeunes acteurs, mélange bigarré de professionnels et d'amateurs, d'afficher leur ferveur. Elle sera partagée par les amateurs de hip-hop, et le film agira surtout comme un miroir reconfortant pour ceux et celles qui souhaitent se voir plus souvent sur grand écran.

Collaborateur  
Le Devoir

## En visite chez mère-grand

Lily Tomlin trouve le rôle de sa vie à 76 ans dans l'irrésistible *Grandma*

GRANDMA

★★★★  
 Réalisation: Paul Weitz. Avec Lily Tomlin, Julia Garner, Marcia Gay Harden, Judy Greer, Sam Elliott. États-Unis, 2015, 79 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans une petite maison perchée dans les hauteurs californiennes, une jeune femme, Olivia, est en train de rompre avec la maîtresse de céans, Elle. Or cette dernière, beaucoup plus âgée, a tôt fait de reprendre l'ascendant dans la rupture. Elle, qui se décrit comme une professeure à la retraite et une poète au chômage, a le sens de la formule. À son ex visiblement émue, elle résume ainsi leur relation: «On ne parle que de quatre fous mois. Essaie 38 ans de vie commune. Ça, c'est de l'engagement. Toi, tu n'as été qu'une note de bas de page.» Dure, la dame. Sauf qu'on devine que tout ce fiel émane d'une blessure larvée. Il suffit à la comédienne Lily Tomlin d'un regard, d'un silence prolongé, pour faire comprendre au spectateur qui est Elle. Quelqu'un qui souffre, en l'occurrence, mais quelqu'un qui, vaille que vaille, avance.

On l'apprendra peu après, un cancer a emporté sa conjointe de longue date un an auparavant, révélation en prévision de laquelle cette séquence d'ouverture met la table. Toute l'approche narrative de la comédie dramatique *Grandma* s'y trouve résumée. En effet, chaque scène ou presque possède une amorce, une montée et une chute à un premier niveau, et informe, à un second, la suivante ou la précédente.

*Grandma* fut l'un des coups de cœur du plus récent Festival de Sundance, événement dédié à la célébration du cinéma indépendant. *Idem* au récent Festival de cinéma de la ville de Québec. On comprend cet accueil enthousiaste, qu'on partage. À elle seule, la performance de Lily Tomlin, qui n'a pas été la tête d'affiche d'un film depuis plus de 25 ans, justifierait qu'on recommande *Grandma*. Mais voilà, le long

métrage de Paul Weitz, qui lui retrouve la forme 15 ans après *Comme un garçon*, s'avère solide à maints autres égards.

Simple, mais pas simpliste

Les présentations faites avec l'héroïne, la seconde protagoniste s'amène à l'écran. Il s'agit de Sage, la petite-fille d'Elle. Elle vient d'avoir 18 ans, elle est enceinte et a d'ores et déjà pris rendez-vous dans une clinique d'avortement en fin de journée. Grand-mère peut-elle lui prêter les 630 dollars exigés pour la procédure? Eh non! Entre autres actions militantes, Elle a découpé sa carte de crédit.

Féministe convaincue, Elle ne cherche pas à dissuader Sage d'aller de l'avant, mais elle n'est pas ravie pour autant: elle est elle-même passée par là et sait de quoi il retourne. Aussi invite-t-elle sa petite-fille à considérer la suite avec moins de désinvolture en même temps qu'elle essaie de lui faire prendre conscience que son avorton de copain agit de manière exécutable. Ce qu'Elle dira à la face du principal intéressé, le geste joignant en cette occasion la parole.

S'ensuit une collecte de fonds prenant la forme d'une tournée de porte-à-porte. Derrière chacune de celles-ci se tient quelqu'un qui en apprendra un peu plus à Sage — et au spectateur — au sujet d'Elle. Il en résulte un portrait de femme attachant et, en quelques occasions, bouleversant. Une scène avec un ancien amoureux débutant léger et finissant grave fonctionne admirablement grâce à l'aisance des comédiens (dont Sam Elliott, immense), mais surtout grâce à la finesse du scénario.

Le récit est simple, mais l'écriture n'est jamais simpliste. Il en va de même pour l'interprétation de Lily Tomlin qui, sans recourir au moindre effet, sans suggérer le moindre effort, compose un personnage d'une incroyable complexité, d'une incroyable humanité. À 76 ans, la voilà qui trouve le rôle de sa vie. Assister à cette rencontre constitue un privilège.

Le Devoir



MÉTROPOLE FILMS

*Grandma*, avec Lily Tomlin, fut l'un des coups de cœur du plus récent Festival de Sundance.

**EXCENTRIS**

ET AUSSI À L'AFFICHE :

**CHAMELEON**  
(V.O. ST.F.) — RYAN MULLINS

**JE SUIS À TOI**  
— DAVID LAMBERT

**LA TERRE ET L'OMBRE**  
(V.O. ST.F.) — CÉSAR ACEVEDO

**L'HOMME IRRATIONNEL**  
(V.O. ST.F.) — WOODY ALLEN

**JOURNÉES DE LA CULTURE**  
— 26 ET 27 SEPTEMBRE - INFO CINEMAEXCENTRIS.COM

**ACHTUNG FILM ! JEUDI 1<sup>er</sup> OCTOBRE À 19 H**

**LE TEMPS DES RÊVES**  
(V.O. ST.F.) — ANDREAS DRESEN

ET AUSSI PRÈS DE 100 FILMS SUR

**SAINT-LAURENT**  
— BERTRAND BONELLO

**CAVANNA**  
— DENIS ET NINA ROBERT

**PAUL À QUÉBEC**  
— FRANÇOIS BOUVIER - 98 MIN.

BILLETTERIE : 514 847-2206  
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

CINEMAEXCENTRIS.COM

« Un duo d'acteurs absolument éblouissant ! »  
ICI RADIO-CANADA

Sophie Desmarais et Luc Picard dans  
**Instructions pour un éventuel gouvernement socialiste qui souhaiterait abolir la fête de Noël**

Texte Michael Mackenzie Traduction Alexis Martin Mise en scène Marc Beaupré

15 au 17 oct., 20 h  
Grande salle

Une production  
T'DAA  
CCTD  
D'ATT

**THEÂTRE OUTREMONT**  
Montréal

1248, av. Bernard O. Outremont

RABAIS POUR 3 SPECTACLES ET PLUS  
Info et billets  
theatreoutremont.ca

Les Voyagements Desjardins Outremont Outremont CUI

# Dans le bordel de la démocratie

Philippe Falardeau lance une satire politique en pleine campagne électorale

ODILE TREMBLAY

Demandez à Philippe Falardeau, qui lance vendredi prochain sa satire politique *Guibord s'en va-t-en-guerre*, ses impressions en la voyant atterrir au cinéma en pleine campagne électorale, il répondra qu'étant donné la longueur de la campagne en question la cible était difficile à rater. « Mais j'ai hâte de voir ce que les politiciens vont penser du film. »

Patrick Huard y incarne un politicien indépendant fédéral dans une Abitibi jamais nommée, dont le vote devient crucial pour une entrée en guerre contre un pays du Sud, alors que les grands partis se retrouvent au vote nez à nez. « Ça s'est vu ! » Et de rappeler la plume d'aigle d'Elijah Harper, député cri du NPD, brandie pour s'opposer à l'accord du lac Meech.

« Les satires politiques sont courantes dans le monde anglo-saxon [Primary Colors, In the Loop, Frost/Nixon, etc.], rappelle le cinéaste, mais au Québec ça tourne toujours autour de la question identitaire, de la souveraineté. Pas Guibord. »

Il en parle comme de son film le plus « éparpillé » depuis *Congorama*, aux nombreux fils tissés comme dans la vie. « Je voulais montrer le bordel qu'est la démocratie, explique Falardeau. Les politiciens n'en sont pas seuls responsables. Notre cynisme aussi y contribue. On demande aux élus de défendre à la fois nos intérêts personnels et le bien commun. Guibord est un film pessimiste politiquement, mais optimiste sur le plan humain. Il rend hommage à ceux qui essaient d'être cohérents face à leur conscience, des gens qui ne gagnent pas leur combat, mais se choisissent, eux. »

Patrick Huard, dans la peau de ce député Steve Guibord, tient un rôle tendre et nuancé, ballotté par les pressions intimes et extérieures, dont il a goûté le sel d'humanité. Et de préciser qu'il existe un âge, entre 35 et 60 ans, où un acteur masculin à cheval entre les prestations physiques et les rôles de profondeur peut donner le meilleur de lui-même. « Je viens du milieu de l'humour, qui demande un contrôle constant, car tous les effets y sont calculés, dit-il. Le véritable abandon réclame plus de temps aux humoristes qu'aux autres, une maturité. Les cinéastes voient aujourd'hui des choses nouvelles en moi. »

## Un regard sur l'altérité

Dans le film, ce député forme un duo-choc avec son assistant d'origine haïtienne — nommé Souverain, en clin d'œil à nos luttes —, dont la candeur rivalise avec la compétence. Irdens Exantus joue pour la première fois de sa vie, et découvre l'Abitibi en même temps que la mécanique d'un plateau. Tout un choc d'apprentis-



Philippe Falardeau, entouré de Irdens Exantus et Patrick Huard, a hâte de voir ce que les politiciens pensent du film.

sage! « Son personnage lui ressemble. Souverain est cultivé, informé, éloquent. » Il communique par Skype avec sa famille et ses amis restés là-bas. « Et le chœur grec, c'est eux, la vraie agora aussi sur fond de passion pour la politique. Dans chaque famille haïtienne se trouve une mère qui rêve de voir un de ses fils devenir président du pays. »

Le cinéaste a campé son action dans ce territoire immense, où le député est comme un vendeur itinérant aux prises avec les revendications des routiers, des autochtones, des maires et maïresses, tiraillé aussi au foyer entre les ambitions de sa femme (Suzanne Clément) et les idéaux de sa fille (Clémence Dufresnes-Deslières). « Il existe peut-être des personnages caricaturaux dans mon film, mais jamais les au-

tochtones, dit le cinéaste. C'est bien du moins. On allait tourner chez eux. »

L'un dit: « Les barrages, c'est fait pour les peuples patients. »

Falardeau est un cinéaste québécois de l'altérité. Dans tous ses films (sauf *C'est pas moi, je le jure!*), depuis son documentaire *Pâté chinois* sur l'immigration chinoise jusqu'à *La moitié gauche du frigo*, *Congorama*, *Monsieur Lazhar*, *The Good Lie* et ce *Guibord s'en va-t-en-guerre*, d'autres cultures que la sienne entrent en scène pour un saut ou par sa thématique principale. « Quand on a fait la Course destination monde à 21 ans, on connaît par soi-même la position de minoritaire en pays étranger. Et regarder agir les autres, c'est se comprendre mieux

comme société. N'empêche que, dans mon prochain film, c'est moi qui pose un œil extérieur sur une communauté homogène des années 1970... »

Falardeau remet ça en sol américain après *The Good Lie*, une expérience vécue en dents de scie. Il s'apprête à tourner dès le 15 octobre à New York et dans le New Jersey, avec Liev Schreiber et Naomi Watts (mais, précise-t-il, les acteurs n'ont pas encore signé), un biopic sur le boxeur Chuck Wepner qui inspira le premier film *Rocky* avec Sylvester Stallone. « Cet athlète s'était fait battre par le champion Mohamed Ali après 15 rounds; un véritable exploit dans le contexte. Mais après le film *Rocky*, il s'est pris... pour Rocky. »

Le Devoir

# Messes basses et basses besognes

## BONTÉ DIVINE

★★★ 1/2  
Comédie de Vinko Bresan. Avec Kresimir Mikic, Nikša Butijer, Drazen Kuhn, Marija Skaricic. Croatie et Serbie, 2013, 96 minutes.

## ANDRÉ LAVOIE

Du point de vue d'un fonctionnaire de la santé publique ou d'un sexologue diplômé de l'UQAM, les truculents personnages de la comédie croate *Bonté divine* affichent une santé sexuelle exemplaire: non seulement les hommes portent le condom, mais les femmes continuent de prendre la pilule. La petite île où se déroule ce miracle, associé bien sûr à une sérieuse dénatalité, deviendra vite le théâtre d'un drame quasi religieux, orchestré par un jeune prêtre pétri de principes rarement en phase avec la réalité de ses paroissiens.

A partir d'une pièce de théâtre de son compatriote Mate Maticic, le cinéaste Vinko

Bresan égratigne la toute-puissance de l'Église catholique, s'attardant sur une de ses figures les plus zélées pour en épingle, avec un humour parfois fin, parfois potache, toute la rigidité morale. Car le père Fabijan (Kresimir Mikic, dont l'allure rappelle celle d'Adrien Brody) prend ombrage de la popularité du vieux curé qu'il est appelé à remplacer, mais constate aussi que les cercueils sont plus nombreux que les berceaux.

Pour freiner ce vieillissement accéléré, Fabijan s'associe au propriétaire d'un kiosque à journaux refilant aussi des condoms, ainsi qu'au pharmacien du village, peu scrupuleux lorsqu'il s'agit de respecter les directives de son ordre

professionnel. Avec la complicité du premier, il percera tous les préservatifs disponibles, tout en persuadant le second de remplacer les anovulants par des vitamines. De cette machination jaillira un étonnant *baby-boom*, suivi d'une



Une comédie qui aligne les clins d'œil amusants à l'esprit de clocher, l'omniprésence du catholicisme et les ravages de l'hypocrisie sociale.

inévitable course au mariage. (très) courte durée, pour les habitants du coin, et surtout

pour les trois conspirateurs.

Même si cette comédie multiplie les références au passé récent, et trouble, de la Croatie (on y évoque les tensions avec les Serbes, le nationalisme exacerbé, les clivages religieux, etc.), elle aligne aussi les clins d'œil amusants à l'esprit de clocher, l'omniprésence du catholicisme, et surtout les ravages de l'hypocrisie sociale. Car c'est sans doute là que Vinko Bresan se révèle le plus efficace, et le plus pertinent. Les aventures rocambolesques de ces curés sans scrupules et ces paroissiens sans morale (les choses se règlent parfois à la pointe du fusil) rappellent vaguement la truculence d'un Jean-Pierre Mocky (*Un drôle de paroissien*), mais en beaucoup moins déjantée. Bresan opte, sur le plan formel, pour un certain académisme.

Le ton est parfois burlesque, mais la clownerie des situations cède peu à peu le pas à une critique plus corrosive, et plus sombre, du pouvoir occulte du religieux sur une société résolument fermée sur elle-même (après tout, ça se déroule sur une île...). Le récit se présente telle une longue confession, soulignant à gros traits la perversion de cette curieuse loi du silence: elle conduisait au meurtre chez Alfred Hitchcock, elle n'est guère plus édifiante chez Vinko Bresan.

Collaborateur  
Le Devoir

GAUMONT présente  
Kad MERAD Charles BERLING Benoît MAGIMEL Vincent MOSCATO Jean-François CAYREY

★★★★  
« Alternant avec brio émotion et humour... il réussit à trouver le ton juste. »  
Direct Matin

Un film de PHILIPPE GUILLARD

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE  
CINÉMA ÉCRITURE QUARTIER LATIN BOUCHERVILLE  
PONT-VIAU 10 LE TAPIS ROUGE LE CLAP

LILY TOMLIN JULIA GARNER

« IMPITOYABLEMENT DRÔLE ! LILY TOMLIN LIVRE LA PERFORMANCE DE SA CARRIÈRE. »  
THE NEW YORK TIMES

« L'HISTOIRE DE TROIS GÉNÉRATIONS DE FEMMES ET DE LEURS RELATIONS. LILY TOMLIN Y MET SON CŒUR, SON ÂME, ET NATURELLEMENT DES TONNES D'HUMOUR ! »  
THE GUARDIAN

GRANDMA  
ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR PAUL WEITZ

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE  
metropolefilms.com

« LA SORTIE CINÉMA DE L'ANNÉE. »  
- Mélange Boissonnault, Radio-Canada

★★★★  
« PARMIS LES MEILLEURS FILMS QUÉBÉCOIS DE L'ANNÉE. »  
- Elizabeth Lepage-Boly, Cinécho

« BROCHETTE D'ARTISTES À COUPER LE SOUFFLE. »  
- Marie-Christine Proulx, Salut, Bonjour!

« COUP DE CŒUR! »  
- Marie-Claude Barrette, TVA

« UNE BELLE RÉUSSITE. »  
- Maxime Demers, Journal de Montréal

François Létourneau Gilbert Sicotte Julie Le Breton Louise Portal

Paul à Québec  
Un film de François Bouvior  
D'après la bande dessinée de Michel Rabagliati

MAINTENANT AU CINÉMA  
Remstar Films